Direction de travail : fascicule II

A : Brève histoire de l'Autriche

- **I) La Marche de l'Est : de la préhistoire aux Babenberg (976 – 1264)**
- **II) L'Autriche des premiers Habsbourg : consolidation et expansion.**
  - **De Rodolphe à Frédéric III (1273 – 1440)**
- **III) L'Autriche des Habsbourg, Empereurs germaniques : (1452 – 1806)**
  - **Destinée commune : de Maximilien à la Guerre de Trente Ans (1508 – 1648)**
  - **L'Autriche catholique et baroque : de Léopold I à Léopold II (1658 – 1792)**
- **IV) L'Empire d'Autriche : François I – François Joseph (1804 – 1866)**
- **V) L'Autriche-Hongrie : (1867 – 1918)**
- **VI) L'Autriche des Républiques**
  - **La 1ère République : 1918 – 1938,**
  - **La seconde République : 1945 –**

B : Geschichte des Habsburgerreiches von 1815 – 1918

- **Kaiser Franz**
- **Der Wiener Kongress und die Neuordnung**
- **Das Biedermeier**
- **Die Revolution von 1848**
- **Der Neo-Absolutismus**
- **Der Beginn des Abstiegs : Solferino une Königgrätz**
- **Die konstitutionelle Ära**
- **Franz-Joseph und seine Familie**
- **Die neuen Grossparteien**
- **Das Nationalitätenproblem**
- **Sarajewo und das Ende**

Direction de travail, fascicule III : Histoire sociale et culturelle

- **Literatur und Kunst**
- **L'aristocratie**
- **La bourgeoisie**
- **L'antisémitisme**

I) La Marche de l'Est: de la préhistoire aux Babenberg (976 – 1246)

Les terres de l'actuelle Autriche étaient habitées dès l'âge de pierre (env. 100 000 ans av. J. Chr.) Autour de 3 500 ans av. J.Chr. –l'époque de la grande culture égyptienne – on trouve des traces de sédentarisme près du lac de Mondsee (Haute Autriche), et entre 800 et 400 av. J.Chr. la culture de Hallstatt, portée par des peuples illyriens, témoigne d'un savoir-faire avancé dans l'extraction et le commerce du sel. Vers 400 av. J.Chr. les **Celtes**, venus à la fois de l'ouest et du sud, chassent les **Illyriens** qui se replient vers le Vorarlberg et le Tyrol. C'est donc sur les Celtes que Rome installe en l'an 15 av. J.Chr. son règne poussé jusqu'aux territoires au sud du Danube. Le Danube sera la frontière nord de **l'Empire Romain**, et les provinces nouvellement acquises partagées en trois régions : **Pannonie** à l'est, **Norique** au centre, et **Rhétie** à l'ouest. A Vindobona (Vienne) est stationnée la 15ème légion. Pendant plus de 400 ans (jusqu'en 488) les futures terres d'Autriche sont imprégnées de la culture latine qui, vers la fin de l'hégémonie, apporte également le **Christianisme**.

A la fin du 4ème siècle ces régions sont la proie des dévastations par les **Huns** qui ne sont battus de façon définitive qu'en 451 sur les **Champs Catalauniques** (près de Troyes). Pendant la période des **migrations des peuples,** cinq siècles durant, les différentes populations se disputent les anciennes terres romaines. Au 6ème siècle ce sont les **Bavarois** qui y arrivent, en même temps que des tribus **slaves** qui s'installent, au nord, dans l'actuelle Bohême, et au sud, dans la Carniole(Krain). Après les Huns, un autre peuple de nomades venus des steppes d'Asie inquiète les populations sédentaires : les **Avares**. Ils sont finalement battus en 796 par les troupes de **Charlemagne** et se retirent vers l'est. Charlemagne établit pour la première fois une **« Marche de l'Est** » qu'il attribue à des seigneurs **bavarois** qui doivent désormais faire rempart à l'est contre les **Magyars**, nouveaux assaillants. En 955, après la bataille décisive au Lechfeld, l'Empereur **Othon 1er** donne en 976 la Marche en fief aux **Babenberg** qui sauront protéger avec succès l'Empire Germanique contre les agresseurs venus de l'est. En l'an 996 on trouve pour la première fois, dans un acte officiel, le nom d' « **Ostarrîchi** » - terre de l'est- qui donnera le futur « Österreich ». Les Babenberg établissent la cour à Vienne, acquièrent la Styrie, étendent leurs territoires jusqu'à la Leitha, participent à la 3ème Croisade et sont élevés au rang de **ducs** en 1156. Ils font de leur fief une terre de culture où séjournent les grands Troubadours de renom, édifient monastères et églises (St. Ruprecht à Vienne).

Or, **Frédéric le Batailleur** tombe en **1246** dans une bataille contre les Magyars, sans héritier, ce qui laissera pour environ trente ans, jusqu' à l'arrivée des **Habsbourg** en 1273, un vide qui coïncide curieusement avec l'Interrègne dans l'Empire germanique.

II) L'Autriche des premiers Habsbourg 1273 – 1440

Le roi de Hongrie et de Bohême, **Ottokar Przemysl** s'accapara des terres des Babenberg, laissés sans héritier en 1246, et régna à Vienne pendant cinq ans. Le sort du jeune duché resta incertain jusqu'à ce que les princes électeurs de l'Empire se choisissent en 1273 comme souverain **Rodolphe de Habsbourg** (mort en 1291**)**, seigneur modeste de possessions en Suisse et sur le Haut-Rhin. Dans la **Bataille sur le Marchfeld** il défait en 1278 Ottokar et récupère la Marche des Babenberg. Son fils **Albert**, élu Roi en 1298, fut assassiné en 1308 par Jean le Parricide, neveu ulcéré par le non- dédommagement de son père, Rodolphe II, qui avait renoncé au règne en faveur d'Albert. Cette date sonna le glas des prétentions habsbourgeoises à la couronne de l'Empire, et au fil des siècles, les Habsbourg perdent aussi leurs possessions en Suisse (Morgarten 1315), mais s'établissent en revanche

en Europe centrale. Ils augmentent les terres d'Autriche (dominium austriae) de la **Carinthie, du Tyrol et de la Carniole**. Alors que la couronne de l'Empire leur échappe au profit des **Luxembourg,** (autre maison de langue germanique), qui s'installent à Prague, ils règnent avec bonheur sur l'Autriche et font de Vienne une ville commerçante opulente entre le nord et le sud, l'est et l'ouest.
Rodolphe IV, le Fondateur (1358 – 1365) fait construire la cathédrale Saint Etienne et fonde l'université de Vienne – seconde en pays de langue allemande, après Prague. Il élève avec le « privilegium maius »-un faux de chancellerie, exécuté avec brio - l'Autriche en archiduché, la soustrayant ainsi à l'autorité de l'Empereur. Il est question pour la première fois de la « Maison d'Autriche ». Après sa mort, les terres sont partagées entre ses fils, et ce n'est qu'avec l'élection d'Albert II (V) Roi d'Allemagne en 1438, que l'histoire de l'Autriche finit par se confondre avec celle de l'Empire. Frédéric III, issu de la « ligne léopoldine des Habsbourg », et élu Roi d'Allemagne en 1440, Empereur en 1452, sut se maintenir dans son long règne (1439 – 1493) dans des moments fort difficiles: il eut à faire face à l'hostilité de son frère, Albert IV, soutenu par une partie des Viennois, et dut céder Vienne pour cinq années au Roi de Hongrie, Mathias Corvinus (1485-1490). Il prit l'excellente initiative de marier son fils Maximilien à Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire. Après la mort de ce dernier en 1477, Maximilien se trouva donc héritier du Duché de Bourgogne et des Flandres. Si le premier dut être cédé à la France, le destin des Flandres restait lié à la Maison d'Autriche jusqu'en 1797. Les pertes en Suisse étaient ainsi brillamment compensées par ce mariage heureux ouvrant aux Habsbourg une dimension européenne.

III) L'Autriche des Habsbourg, Empereurs germaniques : 1452 – 1806

Destinée commune : de Maximilien à la Guerre de Trente Ans (1508 – 1648)

Maximilien, élu Roi des Germains en 1486 et Empereur en 1508, tenta, non sans mal, d'imposer le pouvoir central en face des états et des diètes, aussi bien dans ses pays héréditaires, que dans le Saint Empire. Dans ce dernier, le conflit avec les Princes des diverses entités se profile avant d'éclater en 1618, avec le début de la Guerre de Trente Ans. Il est vrai que Maximilien songea un moment à ériger ses pays héréditaires en royaume, ce qui eut fourni une base à ces efforts de centralisation, et aux habitants de ses différentes terres le sentiment d'habiter un même pays –sentiment qui faisait largement défaut ! Mais il était plus préoccupé par l'ambition d'une monarchie universelle que l'idée d'unir ses pays, ce qui lui fit concevoir le double mariage le plus lourd de conséquences pour l'importance des Habsbourg : celui de son fils **Philippe le Beau,** avec **Jeanne, la fille du Roi de Castille et d'Aragon**, et de sa fille **Marguerite** avec l'héritier espagnol, **Juan**. Et puisque ce dernier mourut après un an de mariage, suivi dans la mort de Philippe le Beau en 1506, **Charles**, fils aîné de Philippe et de Jeanne – devenue folle après la perte de son mari adoré – reçut en 1517 la régence en Espagne. L'Empire « où le soleil ne se couche pas » était né, **Charles Quint** devint Empereur de 1519 à 1556, année où, fatigué par les luttes contre le luthéranisme naissant, abdiqua la couronne. Son frère cadet, **Ferdinand**, fut investi du règne dans les pays héréditaires en 1522, après avoir épousé en 1521 **Anne**, fille de Ladislas II, roi de **Bohême et de Hongrie**, avec lequel Maximilien avait conclu en 1515 un traité selon lequel celle des maisons qui resterait sans héritier verrait ses pays passer à l'autre contractant. Le cas se présenta : Louis Jagellon, fils de Ladislas, marié à la fille de Charles V, **Maria**, fut tué en **1526 à Mohacs**, dans une bataille contre les Turcs, ce qui fit que les couronnes de

Bohême et de Hongrie – toujours électives pourtant –revinrent à Ferdinand I, ce qui assit durablement la puissance des Habsbourg dans l'Europe centrale.

En **1618** éclata, sur un fond de guerre religieuse, la grande confrontation des puissances européennes : Princes d'Empire contre la puissance centrale, appétits d'hégémonie du Danemark et de la Suède, et, avant tout, la confrontation des Habsbourg avec la France qui ne pouvait plus supporter sur ses flancs un si dangereux rival qui la prenait en tenaille de trois côtés : Flandres au nord, Espagne au sud, pays héréditaires à l'est. La guerre qui s'alluma en Bohême pour la liberté d'exercer la religion luthérienne, dura trente ans, dévastant la plupart des régions de l'Empire, les laissant exsangues et retardant tout progrès artistique et intellectuel pour un siècle presque. Si les Habsbourg ont gardé la couronne de l'Empire germanique, celle-ci n'était pratiquement plus qu'un titre honorifique, notamment depuis qu'avec le traité de Munster en 1648, la scission entre le nord protestant et le sud catholique était entérinée.

L'Autriche catholique et baroque: de Leopold I à Leopold II (1658 – 1792)

Avec les « Empereurs baroques », **Leopold I** (1658 – 1705), **Joseph I** (1705 – 1711) et **Charles VI** (1711-1740), et ensuite sous le règne de **Marie-Thérèse** (1740 –1780), l'Autriche a sans aucun doute connu ses heures de gloire. Certes, l'Espagne dut être cédée aux Bourbons à l'issue de la **guerre d'Espagne** (1700 –1714), mais il restait aux Habsbourg – Habsbourg-Lorraine depuis François-Etienne, époux de Marie-Thérèse – la couronne du Saint Empire. C'est cette charge précisément qui empêchait pourtant les Habsbourg de comprendre que leur intérêt résidait dans l'édification de l'ensemble danubien constitué de leurs pays héréditaires, Bohême-Hongrie, Silésie, plutôt que dans le maintien d'un honneur privé de son assise depuis l'accroissement du pouvoir que les princes d'Empire ont connu à l'issue de la Guerre de Trente Ans.

En dehors du relèvement du pays après cette guerre dévastatrice, les Habsbourg virent leur première tâche dans le raffermissement du catholicisme sur leurs territoires à l'aide des Jésuites appelés à cette fin, ce qui fit de l'Autriche le champion de la **Contre-Réforme** avec les splendeurs du baroque. Or, à peine quarante ans après la conclusion de la Paix, Leopold I dut en 1683 faire face à l'armée de la Sublime Porte qui, pour la seconde fois depuis 1529, avait porté le siège devant Vienne. Ce n'est que de justesse et grâce à l'aide de la Pologne que Vienne fut sauvée en septembre 1683 et que la libération de la Hongrie du joug turc pouvait être entamée.

Quoique l'Autriche n'eût, à cause de la trop grande opposition des nobles et des diètes, jamais connu un absolutisme tel qu'il était pratiqué en France par exemple, Vienne devenait à ce moment la véritable métropole impériale avec les fastes du **baroque** en architecture, peinture et musique, la création des premiers opéras également, conçus à la gloire de la maison régnante, tout comme les églises le furent à la gloire de Dieu. Leopold I lui-même était bon musicien.

Après le court règne de Joseph I, **Charles VI**, étant sans héritier mâle, voulut assurer la succession pour sa fille aînée, **Marie-Thérèse,** par la « Pragmatique Sanction ». Or, malgré les signatures apposées à ce document, celle-ci dut affronter à la mort de son père en 1740 la France, la Hollande et surtout la Prusse qui ravit à la jeune reine la Silésie, riche province, autrichienne depuis 1526, et définitivement perdue à l'issue de la Guerre de Sept Ans (1756 –1763). L' « Impératrice Marie-Thérèse », mère de seize enfants et notamment de Marie-Antoinette – ne fut en fait jamais impératrice, c'est son époux François-Etienne de Lorraine

qui portait la couronne impériale, alors qu'il n'était que corégent de Marie-Thérèse, Reine de Bohême et de Hongrie, et Archiduchesse d'Autriche. Sous son règne et celui de son fils **Joseph**, Empereur du Saint Empire Germanique de 1765 à 1790, et associé aux affaires de l'Etat autrichien depuis la mort de son père en 1765, furent entreprises de profondes réformes, non seulement sur le plan juridique, sanitaire et pédagogique, mais encore administratif, dans le sens d'une plus grande centralisation, ce qui n'était pas sans déplaire à la noblesse, notamment en Bohême où sa puissance était grande depuis la défaite de la Montagne Blanche. A la mort de sa mère, **Joseph II**, véritable souverain éclairé, a voulu aller plus loin : sécularisation massive de monastères, épuration de la dévotion catholique, autorisation aux autres confessions de pratiquer, libération des Juifs – du moins sur le papier - abolition du servage, abolition de la censure. Mesures prises dans les meilleurs intentions, mais allant trop loin pour l'état d'esprit de ses sujets – Joseph II, fatigué par une nouvelle guerre infructueuse avec la Prusse, empêtré dans une entreprise guerrière aux côtés de Catherine de Russie, malade, dut révoquer la plupart de ses mesures à la veille de sa mort, la Hongrie notamment étant au bord de la rébellion, ayant vu les prérogatives des nobles mises en danger par les mesures du roi.
Il incomba à son frère, **Leopold II**, dans son court règne jusqu'à 1792, de ramener la paix en Hongrie et en Belgique, également hostile aux réformes de Joseph, de calmer les esprits, ce qu'il fit avec beaucoup de diplomatie. On dut en fait revenir à la situation de 1780, avec cette différence qu'au complexe austro-bohême, relativement bien soudé, faisait face le complexe oriental, augmenté depuis le 1er partage de la Pologne en 1772 par la **Galicie**, et où la Hongrie, foncièrement hostile à toute ingérence libérale, maintenait ses masses paysannes dans un état de dépendance et de dénuement qui ne changea qu'en 1848. Avec la mort de Leopold II et la **Révolution Française**, la période éclairée se terminait en Autriche.

IV) L'Empire d'Autriche : François I – François-Joseph (1804 –1866)

Le fils aîné de Leopold, **François**, n'était certainement pas le plus doué parmi la nombreuse descendance de ce prince, mais il savait, à l'instar de Frédéric III et plus tard de François-Joseph, avec un certain phlegme durant son long règne (1792- 1835) ne pas se laisser désarçonner par la difficulté, grâce à la conscience altière de la mission dont il sentait investie la Maison des Habsbourg. A la mort de son père il trouvait une situation à peine rétablie, et une France révolutionnaire de plus en plus menaçante. Les caisses de l'Etat étant vides, il dut faire face dès 1792, et avant même son élection comme Empereur (**François II**) à l'armée révolutionnaire, relayée assez vite par celle de Napoléon. Pendant les trois **Guerres de Coalition** (1792-1797, 1799-1802 et 1805-1809), Vienne fut par deux fois occupée par les Français, et, pour ne pas être en reste vis-à-vis de Napoléon, François se fit couronner **Empereur d'Autriche** en 1804, devenant ainsi François I, et donnant à ses divers pays pour la première fois une cohésion et un nom. 1806, lors de la création de la **Confédération du Rhin**, il tira la conséquence logique des événements et **déposa la couronne du Saint Empire** tout en gardant la présidence d'une **Confédération Germanique**, de plus en plus soumise à l'influence de la Prusse. En 1810 François maria sa fille aînée, **Marie-Louise,** avec l'Empereur des Français et nomma Metternich chancelier.
Cinq ans plus tard Napoléon n'était plus qu'un souvenir, et l'Europe avait trouvé son ancien visage, grâce aux travaux du **Congrès de Vienne**. Commença alors la Restauration, appelée en Autriche le « **Biedermeier** », époque du bourgeois bon enfant, sagement rangé, renvoyé à son foyer et à des activités artistiques – peinture et musique de préférence, puisque la

parole était soumise à une sévère censure. Après les longues années de guerre, il régnait un certain consensus pour dire que rien ne devait bouger, et l'on supportait pendant un certain temps le régime absolutiste et policier auquel était soumis le pays. Période de lente reprise économique aussi, d'émergence d'une bourgeoisie opulente, ouverte aux arts, et de plus en plus consciente de ses droits, tirant profit du calme sur la scène politique pour créer les premières entreprises industrielles.
C'est à la mort de François en 1835 qu'on s'accorde pour faire commencer le « **Vormärz** », c'est à dire la période d'avant la révolution de 1848 qui allait éclater en mars de cette année. Le fils de François, **Ferdinand**, épileptique était en fait incapable de régner, mais sur le vœu exprès de François, la règle de la primogéniture fut appliquée, et ses frères cadets, Charles, le futur vainqueur de Napoléon ou Jean, homme éclairé et bienfaiteur de la Styrie, furent écartés. Or, vu l'état débile de Ferdinand, l'Empire fut en fait gouverné par un **Conseil de Régence,** présidé par l'archiduc Louis et composé de Metternich, du comte Kolowrat et de l'archiduc François-Charles (père de François-Joseph). Si du temps de François I les décisions étaient prises par l'Empereur seul, à présent, sous le Conseil de Régence, les affaires stagnaient pour de bon. Les trois puissances conservatrices de l'Etat: Eglise, bureaucratie et police, faisaient rouler l'Etat dans l'ornière, grâce au zèle de fonctionnaires bien formés. Ce manque total d'ouverture finit par être insupportable pour les sujets de Sa Majesté, et la première exigence des révolutionnaires en 1848 fut la démission de Metternich qui, s'il n'était pas le seul responsable du conservatisme obstiné des dernières décennies, n'accordait dans son système effectivement aucune place, ni à la notion de « nation », ni à celle de « peuple ». On promit aux révolutionnaires de Vienne une **constitution**, on abolit passagèrement la censure, on éloigna Metternich, et on plaça sur le trône **François-Joseph** (1830-1916), le jeune neveu de Ferdinand, et on reprit la ville aux insurgés en octobre, après avoir déjà étouffé la révolution à Prague. Pour ramener les **Hongrois** dans le giron des Habsbourg, il fallut l'aide de la Russie, et une année de plus, avant que les éternels séditieux soient remis au pas, le pas cadencé du néo-absolutisme que le jeune François-Joseph, sous l'influence de sa mère ultraconservatrice **Sophie de Bavière**, fit résonner dans l'Empire entier. Seul acquit de la révolution : la libération des paysans et l'abolition du système féodal de servage.
L'assemblée constituante qui s'était réunie à Olomouc en Moravie fut dissoute, les promesses de constitution oubliées, pour n'être reprises et exécutées que sous la pression des événements en **1867**, après la défaite de **Sadowa** précédée de celle de **Solférino** en **1859** qui avait fait perdre à l'Autriche la Lombardie et la Toscane. Sadowa sonna le glas de la prédominance autrichienne dans les contrées germaniques, priva l'Empire de la Vénétie et l'obligea à transiger avec les **Hongrois** qui gagnèrent par le « **Compromis** » une large dépendance, faisant d'eux la seconde force dans le royaume bicéphale – au grand dam des peuples slaves, Bohême et Moravie notamment.

V) L'Autriche-Hongrie : 1867- 1918

L'ère constitutionnelle inaugurée en 1867 fut précédée de plusieurs tentatives pour régler la cohabitation des diverses ethnies sous la couronne des Habsbourg. Après la défaite de **Solférino** infligée à l'Autriche par les forces sardo-françaises qui fit gagner à la France la Savoie et le comté de Nice –ce qui permit pratiquement la constitution d'un Etat italien- François-Joseph promulgua en octobre 1860 un projet de constitution le **« Diplôme d'Octobre** », favorisant une solution fédéraliste qu'on ne put appliquer en raison de la

résistance des Magyars qui réclamaient le retour à leur quasi-indépendance de 1848. La « **Patente de Février** » de 1861, qui suivit, ne trouva l'assentiment ni des Slaves – à l'exception des Ruthènes(Ukrainiens) – ni des Hongrois, et devant le non-fonctionnement des institutions constitutionnelles, François-Joseph fit fermer le parlement et « suspendit » en 1865 la constitution.
Entre temps l'Empereur s'était laissé entraîner par Bismarck dans l'affaire de l'occupation du **Slesvig - Holstein** , qui donna à la Prusse le prétexte pour attaquer l'Autriche et obtenir son exclusion de la **Confédération Germanique**. Soutenue par les puissances du centre, et notamment la Saxe, les troupes impériales furent défaites en juillet **1866 à Sadowa** (Königgrätz en Bohême), ce qui fit perdre à l'Autriche la Vénétie, gagée à la France contre sa seule promesse de neutralité, et –plus grave – sa place dans le concert des peuples germaniques, réduisant les populations allemandes de l'Empire à une minorité parmi les Slaves et les Magyars.
Ce sont ces derniers qui surent tirer profit de la position de faiblesse de l'Empereur: grâce aux négociations habilement menées par le tacticien modéré, Deak, le **Compromis** vit le jour en 1867, accordant aux Hongrois cette large indépendance, tant souhaitée par eux. Ils n'étaient liés à l'Empereur que par sa personne même, tandis que les deux parties de la Double-Monarchie, la « **Cisleithanie** », ou « Pays et Royaumes représentés au Reichsrat », et la « **Transleithanie** » - la Hongrie, géraient en commun l'armée, la politique étrangère et les finances, dans la mesure où elles concernaient les affaires communes. Du fait de la création du « Dualisme », l'élaboration d'une **constitution** pour la partie cisleithane était devenue indispensable, et c'est en décembre 1867 qu'elle fut promulguée sous l'impulsion des forces libérales . Il s'agissait d'une constitution bicamérale,(Chambre des Députés, Chambre des Seigneurs), reposant sur un scrutin de classe, garantissant l'égalité devant la loi, la liberté de conscience et un certain nombre d'autres droits fondamentaux. Néanmoins, les ministres étant nommés par l'Empereur n'étaient pas responsables devant la Chambre.
C'est en ce qui concerne la liberté de conscience que les libéraux engagèrent immédiatement la lutte contre le **Concordat** conclu avec Rome en 1855, réclamant la libération de l'enseignement de la tutelle ecclésiastique, l'instauration du mariage civil, l'abolition des tribunaux ecclésiastiques.
Ce qui fut obtenu, au vif regret de Rome et même de l'Empereur, qui n'avait aucune sympathie pour ce ministère libéral, fait de « bourgeois ». Or, si les ténors de la Chambre des Députés étaient au début des roturiers, les Premiers Ministres sortirent presque sans exception des rangs de l'aristocratie. Il incomba en 1871 au **Comte Hohenwart** de tenter de pacifier les **Tchèques** par l'élaboration d'un compromis- entreprise qui échoua à cause de l'opposition des Allemands et des Hongrois, qui craignaient pour leur prérogatives. Désormais l'opposition avec les Tchèques était irréversible, tandis que les Polonais, plus souples, trouvaient un modus vivendi dans les structures existantes.

François-Joseph, n'ayant pu résoudre les dissensions entre les diverses ethnies composant son Empire, se tourna, malgré la guerre fratricide à peine oubliée, de plus en plus vers l'Empire Allemand nouvellement constitué qui lui, avait bien besoin de son allié autrichien, pour lui servir d'avant-poste contre l'appétit hégémonique toujours grandissant de la Russie. C'est ainsi que fut conclu en **1879 la Duplice** avec l'Empire Germanique, pacte élargi en 1880 par une alliance avec l'**Italie**, mettant ainsi en place le mécanisme des alliances néfastes, qui poussèrent la France à se rapprocher de la Russie. A ce moment l'Autriche n'avait aucun différend avec la France et aurait très bien pu choisir une alliance avec cette dernière,- rapprochement ardemment souhaité par l'Archiduc Rodolphe, plus

clairvoyant que son père, mais point écouté par celui-ci. Dix années après la conclusion de l'alliance avec l'Empire allemand, **Rodolphe**,(1858 – 1889) écarté de la politique, mal marié, malade, se suicida en janvier **1889** à **Mayerling** avec sa maitresse. 1867 déjà avait inauguré la série de catastrophes familiales dans la maison des Habsbourg, avec l'exécution au **Mexique** du frère de François-Joseph, **Maximilien**, qui, sous l'impulsion des Français, et poussé par son ambition, avait accepté la couronne de ce royaume aléatoire. Faut-il voir dans les calamités familiales un fidèle reflet de la situation de l'Empire ? Il est certain que François-Joseph n'était pas à la hauteur de la situation, certes délicate, mais encore ouverte à des solutions, quitte à traiter avec plus de fermeté les Magyars qui, depuis le Compromis, tenaient en échec l'Empereur, influencé en cela par son épouse, Elisabeth, grande admiratrice de la nation magyare.
Quand François-Joseph lança en 1897 de nouveau une tentative pour apaiser les Tchèques par des ordonnances linguistiques qui exigeaient de tout fonctionnaire la connaissance de l'Allemand et du Tchèque, il souleva un tollé dans les populations germaniques, nombreuses dans les Sudètes, les bords nord et ouest de la Bohême, qui craignaient la concurrence des Tchèques dans la distribution des postes de l'administration. Les ordonnances durent être retirées, le Premier ministre, le comte **Badeni**, céder sa place. La haine entre les deux ethnies obstrua désormais les débats parlementaires, de sorte qu'à partir de ce moment, le pays fut pratiquement gouverné par des décrets.
Entre temps la situation dans les **Balkans** se détériorait. L'affaiblissement de la Sublime Porte fit que l'Autriche s'y trouvait de plus en plus en position de concurrence avec la Russie, qui essayait de s'accaparer des territoires que la Turquie ne pouvait plus maintenir sous sa coupe. C'est ainsi que se constituèrent, dans les années quatre-vingt, la principauté de **Bulgarie** (1879) le royaume de **Roumanie** (1881), le Royaume de **Serbie**(1882), et qu'en **1878** la **Bosnie-Herzegovine** fut confiée à l'Autriche en tant que Protectorat par les signataires de la **Paix de Berlin**, qui mit fin à la guerre russo-turque. En **1908** la Bosnie-Herzegovine fut occupée de fait – présence fatale dans les Balkans qui allait coûter la vie au successeur au trône, **François- Ferdinand** et à sa femme en juin 1914.
Ces dernières décennies avant la chute de l'Empire furent, comme on sait, très riches en innovations et événements, et ceci sur tous les plans : les noms de Sigmund Freud, Alfred Adler, Karl Kraus, Ludwig Wittgenstein, Hugo von Hofmannsthal, Arthur Schnitzler, Peter Altenberg, Otto Wagner, Adolf Loos, Joseph Hoffmann, Gustav Klimt, Egon Schiele, Gustav Mahler, Arnold Schönberg, Alban Berg, Théodore Herzl, etc... en témoignent. Les Juifs, ayant enfin obtenu l'égalité des droits civiques – ou presque – avec l'avènement de l'ère constitutionnelle, entrent pour une part non négligeable dans tous ces mouvements de renouveau. Fait qui contribua à allumer la flamme de l'**antisémitisme** dont Vienne devait être un centre avec les deux partis politiques qui utilisaient l'antisémitisme racial et radical comme argument de base dans leur doctrine : le pangermaniste **Georg v. Schönerer**, de loin le plus virulent, et **Karl Lueger**, chef du parti **chrétien-social** et maire adulé de Vienne. Si le radicalisme des pangermanistes ne devait gagner toute son actualité qu'une cinquantaine d'années plus tard – le jeune Hitler était à Vienne un auditeur attentif des deux bardes – le parti de Lueger constituait le fonds du parti conservateur qui devait, à côté des sociaux-démocrates, dans les années d'après guerre et jusqu'à nos jours, représenter la deuxième force politique du pays.
Les partis politiques prenaient forme dans les années quatre-vingt, toutefois, si les luttes entre les **sociaux-démocrates**, unifiés en 1889 par **Victor Adler**, et les chrétiens-sociaux étaient virulentes, notamment au moment des élections en 1897 et après l'institution du

droit de vote pour tous les hommes, en **1907**, les véritables affrontement avaient lieu entre les « partis « - que les différentes ethnies formaient à la Chambre des Députés et ceci notamment entre Tchèques et Allemands.
L'Empereur, éprouvé encore davantage par **l'assassinat d'Elisabeth en 1898**, n'était en fait plus capable de démêler cet écheveau de difficultés, il était de plus en plus le jouet de **Guillaume II** et de ses visées hégémoniques, et avait, avec un tel allié, peu de chance de voir exaucé son vœu le plus cher : préserver la paix pour ses sujets. L'assassinat de François-Ferdinand et de sa femme par des terroristes serbes, était certes grave, mais n'était en soi pas une cause suffisante pour déclencher une guerre mondiale. Ayant hésité trop longtemps avant d'entreprendre quelque chose, et poussé par l'Allemagne vers une solution radicale, le vieil Empereur était dépassé par les événements ainsi que par la haine qui faisait trépigner d'impatience les divers camps pour se jeter dans la mêlée. La **guerre** dont on pensait qu'elle serait finie dès l'hiver 1914, dura quatre années et se solda par un remodelage complet de l'Europe. **Charles**, dernier Empereur sur le trône des Habsbourg, n'avait plus le moyen d'établir cet état fédéral qui aurait pu sauver l'ensemble, et il n'avait pas non plus la force de se détacher en 1917 de son allié jusqu'au-boutiste allemand pour conclure une paix séparée. Il est vrai, **Clemenceau**, très hostile à l'Autriche, n'y était pas très enclin, et c'est aussi grâce à lui que le grand Empire, jadis la première puissance germanique sur le continent, fut dépecée, amputé et réduit à un moignon à peine viable constitué des pays alpins et de la « tête hydrocéphale » de Vienne. Les Allemands d'Autriche étaient la seule ethnie à laquelle on n'accordait pas le droit à l'auto-détermination, puisque les trois millions d'Allemands des Sudètes, ainsi que la population de l'antique province autrichienne, le Tyrol du Sud, furent retranchés de l'Autriche et réduits au rôle de minorités – erreur aux prolongements fatals, du moins en ce qui concerne la Tchéquie. Les quatre **traités de Paix** : de **Versailles** avec l'Allemagne, de **St. Germain** avec l'Autriche, du **Trianon** avec la Hongrie et de **Sèvres** avec la Turquie, portaient en eux les germes de nouveaux règlements de compte. Qui sème le vent, récolte la tempête.

VI) L'Autriche des Républiques
La Première République 1918 – 1938

La grande guerre avait sonné le glas pour l'Empire d'Autriche qui en sortit réduit à une entité faisant un neuvième de sa superficie antérieure et dont la survie était incertaine. Cependant il n'y eut en Autriche, contrairement à d'autres pays, pas de révolution, quelques velléités d'instauration de « conseils ouvriers », quelques cocardes arrachées aux uniformes d'officiers, mais on put en fait assez rapidement se mettre au travail pour donner une nouvelle structure à ce moignon d'état. L'Empereur Charles qui s'est contenté de déclarer qu'il renonçait à participer aux affaires de l'Etat mais qui refusa d'abdiquer, il a finalement fallu le chasser d'Autriche après sa seconde tentative de restauration via la Hongrie, elle aussi en proie aux tentations extrêmes. Jusqu'en 1920 la droite et la gauche c'est-à-dire, chrétiens-sociaux, avec à leur tête le prélat Ignace Seipel, et sociaux-démocrates sous la houlette de Karl Renner et de Karl Seitz, se partagèrent le pouvoir et les responsabilités. C'est ainsi que Karl Renner, ancien officier de l'armée impériale, dut, avec sa délégation, subir l'humiliation des négociations de **Saint Germain**: alors que les chefs des gouvernements d'exil des pays successeurs, et notamment Th. G. Masaryk, premier président de la **Tchécoslovaquie**, siégeaient avec les Alliés, la délégation autrichienne était tenue à l'écart, et avait tout juste le droit de répondre par écrit aux oukases qu'on lui présentait. L'entière responsabilité de la guerre et de ses conséquences fut attribuée à

l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie, et force est de constater que cette dernière fut encore plus durement rognée que l'Allemagne, vu non seulement le retranchement de trois millions d'Allemands des Sudètes et le dépeçage du Tyrol, qui concernait la « Cisleithanie », mais encore le transfert de la Transylvanie à la Roumanie, de la Slovaquie aux Tchèques, de la Croatie et la Dalmatie à la Yougoslavie nouvellement constituée. La **Yougoslavie** précisément tenta en Autriche de s'accaparer de la **Carinthie** du sud jusque Klagenfurt, la capitale de cette dernière, sous prétexte qu'une minorité slovène habitait le sud du pays, et il y eut des combats qui repoussèrent l'envahisseur jusqu'aux frontières actuelles de ce pays fédéral. En revanche, la **Carniole** (Krain) méridionale, au sud de la **Styrie**, était perdue au profit de la Slovénie. Pendant un moment on pensait que le pays allait se dissoudre, le Vorarlberg et le Tyrol ayant eu des velléités pour se joindre à la Suisse, qui n'en voulait pas pour des raison d'équilibre, religieux avant tout. Un seul gain pourtant pour l'Autriche: le **Burgenland** à l'est de Vienne, neuvième pays fédéral, vota en 1921 pour l'appartenance à l'Autriche, seule la capitale du district, Sopron (Ödenburg) allant à la Hongrie.
A Vienne sévissait la famine, le pays était exsangue, les anciennes relations économiques coupées ; soldats démobilisés, fonctionnaires désirant gagner la capitale pour ne pas subir le sort infligé aux minorités, affluèrent, la ville manquait de logements et surtout de vivres. C'est grâce à un emprunt de 650 millions de couronnes accordé par la Société des Nations en 1922, que le pire fut évité. Entre temps l'Autriche avait trouvé sa forme constitutionnelle: elle s'appelait **République Démocratique d'Autriche**, le terme « deutschösterreich » dut être éliminé, car l'Entente, par peur d'une Allemagne puissante, refusait toute fusion avec la République de Weimar, ce qui, pour des raisons fort compréhensibles, avait été le vœu de tous les partis en Autriche. Il ne faut pas oublier que l'Allemagne était également devenue une République démocratique, tout comme l'Autriche et la Tchécoslovaquie, et le regroupement des Allemands d'Europe centrale aurait en soi été la chose la plus plausible.
Depuis 1922 c'est le parti chrétien-social avec son leader Ignace Seipel qui tenait les rênes du pouvoir, les sociaux-démocrates en revanche avait leur fief à Vienne même, pays fédéral à part entière, et ils y réalisèrent un programme social qui passe pour être un modèle en Europe. Grâce au prélèvement d'un impôt spécial, ils érigèrent en très peu de temps un ensemble de logements sociaux dans un style moderne qui faisait école. Or, le relèvement économique étant très difficile et lent, inflation et chômage firent grandir les antagonismes entre les deux camps. Chacun avait formé sa **milice** civile, la « **Heimwehr** » pour la droite, le « **Republikanischer Schutzbund** » pour la gauche, qui s'échauffaient semaine après semaine dans des défilés et des rassemblements divers. Il y eut des échauffourées et des morts, mais c'est en **1927** que la tension longtemps contenue éclata à cause d'un non-lieu prononcé par un tribunal de jurés, dans le procès contre les assassins de deux participants à un défilé du Schutzbund social-démocrate, dans un village du Burgenland. Les chefs du parti socialiste perdirent le contrôle sur la masse populaire qui incendia le **palais de justice à Vienne** – le chef de la police, Schober, fit tirer sur la foule, il y eut 80 morts, et le prélat Seipel refusa l'amnistie aux meneurs insurgés.
Malgré l'animosité entre les deux camps, la situation aurait pu se stabiliser, n'eût été en 1929 le « Vendredi noir » à la bourse de New York qui eut ses répercussions en Europe et déséquilibra le système financier et économique du pays. En 1931 le « Creditanstalt » s'effondra et la faillite de l'état ne put être évitée que grâce à un nouvel emprunt à la SDN en 1932, démarche qui fit gager le patrimoine national et placer les finances de l'état sous la surveillance d'un haut commissaire. En 1932 **Engelbert Dollfuss**, ex-ministre de l'agriculture, devient chancelier, et peut, grâce à une étrange autodissolution du parlement, instaurer son

« **Ständestaat chrétien** », état corporatiste, autoritaire, cautionné par l'Eglise. Il se lie avec **Mussolini** qui lui conseille de dissoudre les syndicats et les partis et associations de gauche, et lui promet en échange de l'aide contre les agissements des nationaux-socialistes en Autriche. Sur le conseil du Duce, les vexations contre le parti socialiste s'aggravent, les syndicats sont dissouts, et lors d'une perquisition d'armes dans un hôtel de Linz en **février 1934** l'insurrection du Schutzbund éclate. Les combats durent quatre jours et sévissent notamment à Vienne, Linz et les villes industrielles de Styrie. Il y eut 80 morts et 9 exécutions, certains des leaders peuvent se réfugier en Tchécoslovaquie. Le parti socialiste est interdit, tout autant d'ailleurs que le parti national-socialiste, dont les agissements sont de plus en plus provocateurs depuis l'élection d'Hitler à la Chancellerie en janvier 1933.
En **juillet 1934**, les nazis ont décidé d'éliminer Dollfuss qui s'oppose à eux, et ils l'assassinent lors d'une tentative de **putsch**. Or, s'ils n'ont pas réussi à prendre le pouvoir, les années qui suivent jusqu'en 1938 sont marquées par des efforts désespérés pour préserver l'indépendance du petit pays. **Kurt Schuschnigg,** le successeur de Dollfuss à la Chancellerie, dut pourtant se plier aux divers diktats de Hitler, vu que l'ancien allié, Mussolini, s'est entre temps lié avec le Führer, et que les puissances occidentales se désintéressent du sort de l'Autriche. Alors que Schuschnigg se plie à toutes les volontés d'Hitler: il lève l'interdiction du parti en Autriche, il dissout la Heimwehr, il forme même un gouvernement qui comporte des nazis - rien n'y fait, contrairement à la promesse écrite de vouloir respecter la souveraineté de l'Autriche, Hitler, pour empêcher le référendum prévu le 13 mars 1938 sur la question de savoir si les Autrichiens préfèrent leur indépendance, envahit l'Autriche dans la nuit du 12 au le 13 mars obligeant Schuschnigg à démissionner au profit du nazi Seyss-Inquart. Devant l'immobilisme des puissances occidentales, et notamment celles qui se sont portées garantes de l'indépendance des états nouvellement créés, Schuschnigg est obligé de céder ; l'Autriche est annexée et intégrée dans le Reich. Le Président de la République, Miklas, refusa de signer la nomination de Seyss-Inquart, geste courageux mais purement symbolique. L'Autriche sera rayée de la carte pour sept années, et perdra jusqu'à son nom; les hommes sont intégrés à la Wehrmacht, les opposants internés dans des camps de concentration, les Juifs chassés et exterminés. La « Ostmark » aura cessé d'exister, 1150 ans après avoir été créée par Charlemagne. L'Autriche se relèvera-t-elle ?

La seconde République : 1945 –

Par la **Déclaration de Moscou** du 31 octobre 1943 il a été décidé que l'Autriche renaîtrait. Alors que Britanniques et Américains réfléchissaient à d'autres possibilités – par exemple une fédération du Danube ou un regroupement de l'Autriche avec les pays allemands catholiques du sud, - les Russes coupèrent court en optant pour le rétablissement du petit état dans ses frontières de 1918, et qui avait montré, entre temps, sa viabilité. Il est vrai, l'Autriche ne possédait pas de gouvernement en exil, ses émigrés politiques étaient répartis en divers pays, et notamment aux Etats Unis et en Grande Bretagne, mais entre les légitimistes (sous l'égide d'Otto de Habsbourg), les communistes et les socialistes, il n'y avait pas de consensus. Or, à l'approche de l'armée russe au printemps 1945, il était urgent d'agir et de former une structure qui permettrait qu'à la libération les affaires de l'état soient remises entre des mains autrichiennes pour éviter une administration étrangère. C'est dans ce sens que s'activait la résistance autrichienne, et notamment viennoise, dans les dernières semaines de l'occupation allemande, et on sollicita de nouveau le vieux Président de la 1ère République, Karl Renner, pour former avec son camarade social-démocrate Adolf Schärf, et

Leopold Figl du camp chrétien-social un groupe qui pût aspirer, face aux Russes, premiers arrivants à Vienne, à prendre la gestion des affaires en Autriche. Pour épargner la ville, la Résistance tenta d'entrer en relation avec l'armée russe afin de négocier une reddition sans victimes et sans destructions, mais le plan établi échoua car la conjuration fut découverte par les nazis, et c'est ainsi que dans les derniers affrontements brûlèrent le Burgtheater, l'Opéra et le toit de la cathédrale Saint Etienne- mais le 13 avril le dernier représentant de l'occupation nazi avait quitté Vienne ! Contrairement à Berlin et à L'Allemagne, Vienne eut la chance, malgré l'arrivée en première de l'armée soviétique, et malgré l'occupation par les puissances victorieuses, d'échapper à un partage entre l'est et l'ouest, bien que les zones d'occupation furent clairement délimitées. Ainsi l'URSS se réservait le nord-est du pays jusque Linz, les Etats-Unis occupaient Salzburg et la Haute-Autriche, les Britanniques la Styrie, la Carinthie et le Tyrol Oriental, les Français l'ouest : le Tyrol et le Vorarlberg. Vienne fut également découpée en zones, et le premier arrondissement était administré par les quatre alliés. Un moindre mal, certes, mais quoique libérée, l'Autriche et les Autrichiens n'étaient pas libres ! S'il était dit dans la Déclaration de Moscou qu'on envisageait une Autriche indépendante, il était aussi stipulé que les Autrichiens ne sauraient être exempts de la responsabilité qu'ils avaient prise en participant à la guerre aux côtés des Allemands. Si l'on renonçait à imposer au pays exsangue des réparations de guerre, on confisqua les biens allemands en Autriche, ce qui, pour les Soviétiques, aboutit finalement à une appropriation qui s'étendit jusqu'à la libération du pays en 1955. Ainsi la moitié des entreprises industrielles furent dans l'après-guerre entre des mains étrangères, les puits de pétrole au nord-est de Vienne étant exploités par les Russes. Or, pour les Autrichiens il s'agissait avant tout de sortir de l'impasse, d'éviter les erreurs du passé, d'être consensuel, et de penser à la reconstruction du pays. C'est ainsi que les gouvernements de la République Démocratique d'Autriche rétablie furent, jusqu'en 1966 des **gouvernements de coalition**, où gauche, désormais SPÖ, « parti socialiste d'Autriche », et ÖVP, les anciens chrétiens-sociaux, qui s'appellent maintenant « Österreichische Volkspartei »se partagent le pouvoir, le plus souvent avec un chancelier ÖVP (Leopold Figl à qui succède de 1953 à 1961 Julius Raab), un vice-chancelier SPÖ : Adolf Schärf jusqu'en 1957, et un Président SPÖ: Karl Renner de 1945 à 1950, Theodor Körner de 1950 à 1957, Adolf Schärf de 1957 à 1965 et Franz Jonas de 1965 à 1974. Le NSDAP était interdit, et les ex-nazis exclus du droit de vote jusqu'en 1949. On les obligea à se faire recenser, et on les classa en trois catégories : à partir des « illégaux »d'avant 1938, jusqu'aux « peu engagés ». Il y eut des procès et des condamnations – le malheur fut qu'avec le début de la Guerre Froide, les gouvernements successifs de l'époque se montrèrent plus soucieux d'éliminer et d'écarter les communistes, que de poursuivre les crimes des nazis autrichiens. Le sort des Juifs dont quelques survivants hantaient, comme « displaced persons », divers camps de réfugiés, était un sujet tabou, les émigrés de retour n'étaient pas les bienvenus – pas même les anciens camarades sociaux-démocrates. Des 200 000 Juifs de Vienne ne restait pour ainsi dire personne, 100 000 avaient été tués, exterminés, les autres étaient partis en émigration. Les énormes spoliations, des personnes comme des associations, sont à l'heure actuelle encore un problème difficilement admis en Autriche, et dont on préfére ne pas parler. En revanche, le parti VdU (Verband der Unabhängigen) créé en 1949 rassembla les anciens pangermanistes et nostalgiques d'Hitler, parti auquel Jörg Haider devait plus tard assurer un avenir certain. Quant au relèvement économique c'est encore une fois l'aide internationale, américaine surtout, qui permit la reprise, notamment le **Plan Marshall** consenti en 1947, et l'Autriche atteignit en peu d'années le niveau de production d'avant-guerre. Mais le vrai problème des

Autrichiens était le recouvrement de leur **indépendance**. Si les alliés occidentaux étaient disposés à libérer le petit pays, l'URSS se montrait intransigeante. De longues et pénibles négociations, menées par le ministre des affaires étrangères, Leopold Figl, secondé par le secrétaire d'état Kreisky, devaient finalement aboutir en **1955**, deux ans après la mort de Staline, au **Traité d'Etat** qui rendait à l'Autriche sa liberté, ses biens, son indépendance. Dix-sept années d'aliénation s'achevaient, maintenant l'Autriche pouvait enfin librement disposer de son sort. Etant donné que régnait dans la vie politique, du fait qu'aucun des deux partis n'obtenait la majorité absolue, ce qu'on appelle le « **Proporz** », c'est-à-dire, un gouvernement à deux partis , l'appareil d'état était grevé d'une lourdeur inopportune : double distribution des postes-clefs, un titulaire flanqué d'un superviseur choisi dans le camp opposé; décisions prises dans un comité mixte, le « comité de coalition », ce qui a certes l'avantage d'une belle unanimité au parlement, mais fige le pays dans l'immobilisme, voire le fatalisme. En 1966, ayant remporté la majorité aux élections, l'ÖVP constitue un gouvernement monocolore sous le cabinet Klaus, or, quatre années plus tard, les élections de 1970 ont cristallisé les voix de tous les mécontents sur le SPÖ, qui l'emporte avec une courte majorité, score que Bruno Kreisky, chef du parti, améliore en 1971, après une dissolution de la chambre et des réélections. Son parti conserve la majorité absolue jusqu'en 1983, et c'est l'« ère Kreisky » qui s'ouvre. Kreisky transforma son pays en un état moderne, apportant des réformes sur le plan juridique (position des femmes), sur le plan des médias, de l'enseignement, de l'armée, etc..., et fit de l'Autriche un pays internationalement respecté dans lequel on admirait le modèle d'un état social en même temps que libéral sur le plan économique, bref, l'« ère Kreisky » est synonyme d'une période de prospérité et de bien-être,- seul point noir: l'affaire « Zwentendorf », le refus du nucléaire par voie de référendum, alors que la centrale était prête à être mise en service. En 1983, quand le SPÖ perdit la majorité absolue, Kreisky laissa à 72 ans sa place de chancelier à Fred Sinowatz qui forma une coalition avec Norbert Steger, chef du FPÖ, démarche qui n'allait pas sans soulever des critiques. En l'absence d'une nette majorité pour l'une ou l'autre des deux grandes formations, on retourna entre 1986 et 1999 au vieux système du «Proporz », le SPÖ ayant un peu plus de voix que l'ÖVP, fournissant le chancelier : Franz Vranitzky de 1986 à 1997, Viktor Klima de 1997 à 1999. Le pouvoir du ÖVP s'était pourtant sérieusement érodé au cours de ces années ce qui, aux élections de 1995, mena finalement au résultat fatal de se trouver presque à égalité de voix avec le FPÖ. Il est vrai entre temps l'affaire **Waldheim** avait échauffé les esprits et placé les Autrichiens en face de leur passé trop volontiers oublié. Kurt Waldheim, Secrétaire Général de l'ONU à partir de 1972, se porta candidat à la **présidence de la République en 1986**, et c'est là que surgit son passé nazi, d'officier dans la Wehrmacht, impliqué dans des déportations de Juifs en Grèce. Malgré les protestations et la campagne des médias, Waldheim fut élu à la tête de l'Etat, mais fut, pour ainsi dire, mis au ban des puissances démocratiques occidentales et interdit de visite, ce qui finit par froisser une certaine catégorie d'Autrichiens qui se reconnaissaient dans le FPÖ, pris en main en 1986 par le jeune **Jörg Haider**, nostalgique du Reich, et qui faisait du FPÖ (« Parti libéral d'Autriche »), un parti moins libéral que de droite. Entre 1986 et 1996 le FPÖ était passé de 5% des votes à 22% . Il est clair qu'à un moment où l'ÖVP était arrivé à un score guère plus important (26% en 1999), le FPÖ, exclu jusqu'alors des affaires de l'état – hormis la petite parenthèse en 1983 – trouvait légitime d'y être à la fin associé. Dans les rangs de l'ÖVP un autre jeune homme, **Wolfgang Schüssel**, était las de voir le poste de chancelier dévolu continûment à des candidats SPÖ, et il escomptait que cette place pourrait lui incomber, s'il était en position de pouvoir inviter le FPÖ à participer au gouvernement. Calcul qui échoua dans un

premier temps : lorsqu'en 1995 l'ÖVP provoqua la rupture de la coalition gouvernementale, le succès ne fut pas encore à la clef, il fallut patienter sous un dernier chancelier socialiste, Viktor Klima. Mais en **1999** le SPÖ, à force de composer avec le parti populiste ÖVP, avait perdu beaucoup de sa crédibilité, et perdit les élections avec seulement 33,15% des suffrages exprimés. ÖVP et FPÖ pouvaient comptabiliser ensemble plus de 50% !(**Le parti des Verts** existe depuis 1986 (« Die grüne Alternative ») mais n'a jamais atteint un score lui permettant de participer aux gouvernements). La solution d'un gouvernement de minorité fut très vite écartée par le SPÖ, et Schüssel, refusant une nouvelle coalition avec l'ancien partenaire, put réaliser son calcul: le poste de chancelier pour lui-même, la vice-chancellerie, ainsi qu'un certain nombre de ministères, comme celui de la Justice et l'Economie, au FPÖ. La mise au ban de l'Autriche pour avoir renoué avec les vieux démons, les sanctions que l'UE imposa au pays en 2000 s'avérèrent finalement contre-productives, et furent levées après l'établissement d'un rapport des « sages » appelés à examiner la gravité de la situation en Autriche. Les élections à la mairie de Vienne en 2001 ainsi que les élections régionales ont déjà montré un net recul du FPÖ qui, peu rompu à l'art de gouverner, a déçu par des engagements non tenus (« Kindergeld »), par des ministres peu capables qu'il fallait changer, et finalement par le comportement irritant de son leader, Jörg Haider, qui, tout en se tenant à l'écart du gouvernement de Vienne, ne peut s'empêcher de téléguider les responsables sortis des rangs de son parti. Il s'ajoute également une certaine faiblesse du parti du point de vue du nombre des adhérents, qui est bien inférieur à ceux des deux grands partis de masse, ce qui fait un vivier relativement pauvre pour y choisir son personnel politique. Il ne faut pas oublier que l'Autriche, trop facilement accusée de xénophobie et de tentation nationaliste, a voté en 1994 par référendum pour l'entrée à l'UE et utilise depuis 2002 l'euro comme monnaie. D'autres problèmes, comme la réorganisation du système des retraites, et le recul de l'état social, problèmes qui sont les mêmes dans la plupart des pays occidentaux, ont entre temps fait passer à l'arrière-plan la problématique de la coalition « bleue-noire », qui de ce fait a trouvé une certaine normalité à l'intérieur d'un contexte intereuropéen.

Direction de travail, fascicule III : Histoire sociale et culturelle

La noblesse autrichienne dans la deuxième moitié du 19ème siècle.[1]

La noblesse autrichienne a perdu en 1848 ses droits seigneuriaux (on a supprimé la seigneurie foncière), mais elle n'en a pas pour autant perdu toute influence. Ainsi les postes de ministres, et notamment de premier ministre, sont le plus souvent réservés à des aristocrates, sauf dans le « Bürgerministerium » à partir de 1867 ; les fonctions élevées dans l'administration et l'armée également. Entre 1848 et 1878, le nombre des officiers appartenant à la vieille noblesse titrée est tombé de 55% à 33%, dans la haute administration de 80%, à moins de la moitié. En 1896 sur les 15.000 officiers de carrière, seuls 3.500 sont encore nobles ; en 1878 50% des généraux sont nobles, ils ne sont plus que 25% en 1918.

En revanche on a procédé à de nombreux anoblissements : 8 670 entre 1804 et 1918, dont presque la moitié des officiers, 2 157 des fonctionnaires, 1000 environ concernant des personnalités venant du commerce et de l'industrie, en revanche seulement 282 savants ou artistes. Il s'agit de la « noblesse de service » (Dienst-oder Briefadel). On devenait « Edler von », ce qui donnait droit à la simple particule « von » ; ou bien « Freiherr » (baron). Pour les militaires ou fonctionnaires, on était anobli au bout de 30 années de service, et cela sans payer de taxe (taxfrei). Pour les autres, il fallait payer assez cher : le titre de « Geheimrat » coûtait 12.000 fl, la baronnie 50 000 fl. Mais puisque ces candidats à l'anoblissement s'étaient distingués par une réussite économique précisément, le paiement de la taxe ne posait pas de problème pour eux. Beaucoup avaient créé des œuvres de bienfaisance à Vienne : Adolf Ignaz, Ritter von Mautner-Markhof fonda l'hôpital pour enfants. Jonas Königswarter l'institut pour aveugles. Moritz, Edler von Kuffner érigea un observatoire astronomique. Beaucoup d'entre eux étaient juifs : Philippe Schey (banquier), Jonas Königswarter (originaire du ghetto de Presbourg/Brastislava), possédait son établissement de banque et dirigeait la DDSG, la « Donaudampfschifffahrtsgesellschaft », la Société de Navigation sur le Danube. Leopod Wertheimstein, fut, en tant qu'industriel, l'inventeur du coffre-fort. L'argent versé pour ces anoblissements alimentait un fonds diplomatique (« Reptilienfonds » !) qui servait à acheter le vote des députés dans les cas où l'Empereur tenait à ce que telle loi fût votée. C'était un certain Friedrich Singer, plus tard « von Sieghart », éminence grise de l'Empereur, qui était responsable de cette caisse.

Ce qui est frappant c'est la nette **distinction entre la haute aristocratie et la « seconde société ».**

La première englobait environ vingt familles (celles « comportant plusieurs princes non-souverains, comme il est dit dans le Gotha), et ayant droit au titre d ' »Altesse Sérénissime » (AS = Durchlaucht). On y trouve les noms d'Auersperg, Arenberg, Colloredo-Mansfeld, Croÿ-Dulmen, Dietrichstein, Esterhazy, Fürstenberg, Hohenlohe-Schillingfürst , Kaunitz-Riedberg, Khevenhüller-Metsch, Lobkowitz, Liechtenstein, Metternich-Winneburg, Rosenberg, Schoenburg, Schwarzenberg, Tour et Taxis, Trautmannsdorf, Waldburg, Windisch-Graetz. S'y ajoutent les maisons dont les chefs ont droit au titre de « comtes illustrissimes »

[1] J'attire votre attention sur la parution du livre *Von der Doppelmonarchie zur Europäischen Union, Österreichs Vermächtnis und Erbe,* hsg. von Pierre Béhar und Eva Philippoff, Olms, HIldesheim, Zürich, New York, 2011. Vous y trouvez d'intéressantes analyses (Fejtö, Bruckmüller, Urbanisch, Béhar, et en ce qui me concerne , l'histoire de l'antisémitisme à Vienne.)

(Erlaucht) : Görz, Harrach, Kuefstein, Rechberg et Rotenloewen, Schoenborn, Schoenburg, Solms, Stadion, Stolberg, Wurmbrand, - pour ne nommer les plus connus.

Ces personnes se fréquentaient en cercles fermés, et la plupart n'avaient probablement jamais eu de contact avec le « peuple », en dehors de leurs domestiques. Un membre de l'aristocratie à qui l'on demandait comment il voyait « un paria », répondit qu'il n'en avait jamais vu. Dans leurs activités de dames patronnesses, la princesse Schwarzenberg, pas plus que le Princesse Pauline Metternich, ne pouvaient éviter le contact avec les baronnes de fraîche date, et elles préféraient nommer celles-ci par leur second nom, souvent très imagé, pour ne pas prononcer le premier, surtout quand il était à consonance juive. (Un exemple, Adolf Pollak, devenu Ritter von Rudin, avait gagné sa fortune avec la production d'allumettes)

Même les bals donnés par l'Empereur étaient soigneusement réglés par l'étiquette : le « Ball bei Hof » (Bal à la Cour) était réservé à environ 700 personnes de la famille impériale et leur hôtes « ebenbürtig » (de rang égal). L'Empereur apparaissait en petite tenue de gala, c'est à dire, en tenue de colonel, les souverains invités l'imitaient. Un dîner était servi aux hôtes installés autour des tables. Le « Hofball » (Bal de la Cour) avait lieu quelques jours avant et réunissait environ 2000 personnes à la Redoutensaal de la Hofburg, il était ouvert aux chevaliers des différentes distinctions, (ordre de Marie-Thérèse, de Léopold, d'Etienne, Couronne de Fer), et aux officiers de la garnison de Vienne. (La nouvelle de Ferdinand von Saar, *Leutnant Burda*, situe un épisode important à ce bal). Un buffet énorme était dressé, tandis que l'Empereur – qui apparaissait en tenue de général – et sa suite prenaient un dîner comportant invariablement : consommé d'oie, poisson mayonnaise, pâté, boeuf, glaces.....et vite expédié, car l'Empereur n'aimait pas les plaisirs de la table. L'Impératrice Elisabeth était généralement absente.

Etaient réservées à la haute aristocratie les fonctions de cour : Obersthofmeister = Grand Maître de la Cour (les familles Liechtenstein, Hohenlohe-Schillingfürst p.ex. détenaient cette fonction), sorte de chef de gouvernement de l'organisation de la cour ; entre autres dépendaient de lui la gestion des bâtiments et l'opéra de la cour. Il représentait également la couronne dans les plans d'aménagement des terrains de la Ringstrasse. L'Oberstkämmerer (Grand Chambellan) était plus spécialement responsable des collections de la cour, de la bibliothèque ; il commandait l'armée des serviteurs et décernait le titre de « hoffähig » - (qui n'est pas « ebenbürtig » ! p. ex. la Comtesse Chotek, épouse de François-Ferdinand, avant d'être élevée au rang de Duchesse de Hohenberg en 1909, n'était que « hoffähig », mais pas « ebenbürtig ») – ce qui donne le droit de paraître à la cour. Les portiers des grandes maisons nobles détenaient une liste de ces personnes admises. « Obersthofmarschall » (Grand Maréchal) : il lui incombe la juridiction interne de la cour. Avec le « Oberstallmeister » (grand écuyer), il complète ce gouvernement interne.

L'aristocratie a également sa place dans le Chambre des Seigneurs (Herrenhaus). En font partie d'office les princes majeurs de la maison impériale, les chefs des grandes familles nobles, les archevêques et les princes-évêques, ainsi que des personnalités nommées à vie par l'Empereur pour des services rendus dans l'administration, l'armée, l'industrie, le commerce, les sciences, les lettres ou les arts (ce fut p.ex. le cas pour Franz Grillparzer)

Le fait est que, contrairement à d'autres pays, l'aristocratie en Autriche n'a pas formé un parti politique, et était très réticente à intervenir dans les débats politiques ; cela vient du

fait que ses possessions et châteaux se trouvaient souvent, et pour la plupart, dans des territoires majoritairement non germanophones, pour beaucoup en Bohême et Moravie. Prendre la parole dans la chambre de Seigneurs, le Herrenhaus, passait pour inélégant ! En effet, leurs intérêts étant partagés entre la cour de Vienne et les intérêts de leurs administrés - (en fait, ex-administrés, mais auxquels ils étaient liés par de grandes responsabilités économiques) - non-germanophones, slaves le plus souvent, ils étaient tiraillés entre deux aspirations divergentes : centralisatrices et fédéralistes. Une situation quasi inextricable qui explique quelque peu leur désaffection pour la politique. On préférait alors se rendre au Jockey club, créé en 1868. L'écrivain libéral Daniel Spitzer, parlant des fonctionnaires nobles, dit en 1889 des aristocrates : « ils sont entrés dans le fonctionnariat – à la place du Jockey-club – grâce à leur naissance réussie brillamment, et grâce aux vaccinations subies avec les félicitations... » Nous pensons également à la pièce de Hofmannsthal, *Der Schwierige*, écrite en 1917, publiée en 1921, où le comte Hans Karl Bühl, s'abstient d'intervenir dans les débats du Herrenhaus, raison pour laquelle son neveu Stani, pour qui il est « le modèle absolu », l'admire ! Stani : « C'est ce que j'admire tellement chez toi : parler si peu, être si distrait, mais faire un tel effet ! C'est pour cela que je trouve tout à fait naturel, même si les gens te critiquent, que tu occupes ton siège à la Chambre des Seigneurs depuis un an et demi, sans jamais prendre la parole. C'est tout à fait normal pour un grand-seigneur comme toi. La personne parle d'elle-même... »(Acte I,scène 8). Pour Hans Karl, homme discret et élégant, prendre la parole, et surtout en public, procède d'une indécente surestimation de soi-même !

Certes, les comtes Gustav Blome et Friedrich Revertera participaient activement à l'élaboration de la législation sociale dans les années quatre-vingt, le Prince Aloys Liechtenstein (le « Prince Rouge »), est un des co-fondateurs du christianisme social, mais ce sont là des exceptions. Certains membres de la grande noblesse prirent également part à la direction d'institutions bancaires ou publiques : le Prince Johann Adam II Schwarzenberg est nommé en 1855 à la tête du conseil d'administration de la Kredit-Anstalt, il préside aussi la « Landwirtschaftsgesllschaft » à Vienne et en Bohême, ainsi que la « Patriotisch ökonomische Gesellschaft ». Plusieurs membres de la noblesse bohême siègent à ses côtés : le Prince Vinzenz Auersperg, le Prince Max Egon zu Fürstenberg, le Comte Otto Chotek. Johann Harrach est élu Président de la « Böhmische Kommerzialbank » et à la tête du « Bauindustrieverein » de Bohême. Heinrich Clam-Martinic préside aux desintées du « Königlich-Böhmische Landesmuseum » de Prague. Le Prince Léon Sapieha, issu de la noblesse polonaise de Galicie, et le Comte Eugen Kinsky participent en 1864 au lancement de l'Anglo-österreichische Bank. Il est vrai qu'après le grand krach boursier de 1873 ils eurent tendance à se retirer de ces postes.

En général on considérait cependant comme avilissantes les affaires et le commerce. C'est ainsi que dans le roman *Bozena* de Marie von Ebner-Eschenbach (1876), le vieux comte Rondsperg, quoique désargenté, puisqu'il n'a pas su s'adapter aux nouvelles donnes de l'économie, refuse de recevoir un marchand d'antiquités qui sillonne les châteaux en quête d'affaires, et qui s'intéressait à un magnifique surtout de table renaissance, en possession de la maison Rondsperg. « Nous n'avons pas l'habitude de faire de négoce », dit-il, « et j'ai ordonné de mettre cet homme à la porte. »

Dans la hiérarchie de l'Eglise aussi on trouve encore des membres de l'aristocratie : le Prince Friedrich Schwarzenberg, cardinal de Salzbourg, puis de Prague ; son successeur, le cardinal

Schönborn, le Comte Attems, evêque de Seckau, le Prince Friedrich Fürstenberg, archevêque d'Olmütz (Olomouc en Moravie), mais c'est là une minorité. Traditionnellement ce sont les fonctions dans le service diplomatique qui sont réservés aux membres de la noblesse et cela ne variera pas jusqu'à la fin de l'Empire. Nous nous souvenons du frère de Georg von Wergenthin dans le roman d'Arthur Schnitlzer, *Der Weg ins Freie* (*Vienne au Crépuscule*, 1908), le Baron Félicien von Wergenthin qui, après avoir achevé ses études à l'académie diplomatique de Vienne, part vers une destination lointaine, en service diplomatique. Au contraire de son frère, artiste, compositeur, mais plus porté sur les aventures amoureuses que sur le travail, et qui doit se faire violence pour accepter un poste de chef d'orchestre à la modeste cour de Detmold. Dans la réalité nous pouvons citer le demi-frère de Marie von Ebner-Eschenbach, née comtesse Dubsky, Viktor Dubsky, qui était ambassadeur à la cour de Téhéran, ce qui, en 1875 n'avait déjà plus rien de féérique ! Pour s'y rendre, il fallait 45 jours et être prêt à subir pas mal de privations. Nous voyons donc que tous les aristocrates ne méritent pas la condamnation sans appel dont ils font l'objet chez l'Archiduc Rodolphe.

Avant de parler de ses écrits, nous présenterons brièvement **l'Archiduc Rodolphe**. Il est né le 21.août 1858 ; troisième enfant de François-Joseph et d'Elisabeth, après deux filles. Avec lui naît en Autriche l'espoir d'un régime constitutionnel, de plus de liberté et d'égalité, l'espoir de voir enfin réalisées les idées de l'Aufklärung réprimées à la révolution avortée de 1848. A sa naissance il est nommé par son père commandant du 19ème régiment d'infanterie, appelé « Kronprinz ». C'est un cas unique en Europe, car même Guillaume II, du même âge que Rodolphe, avait dix ans quand il est « entré » dans l'armée. Ce n'est pas dans un esprit spécialement belliqueux que François-Jospeh le mit à la tête d'un régiment, mais l'armée était, dans cet empire sur le déclin, l'élément qui formait le véritable ciment, unissant toutes les ethnies sous un même drapeau. Un an après sa naissance, c'est la défaite de Solférino avec 40.000 morts, et Rodolphe aura huit ans quand il vit le désastre de Sadowa en 1866. Son éducation est alors depuis deux ans confiée à la houlette du général de brigade (Generalmajor) Léopold comte Gondrecourt, célibataire, militaire, « vainqueur d'Oversee » au Danemark, et convaicu que l'armee prussienne était loin derrière celle d'Autriche ! Ami de l'aide de camp de l'Empereur, Crenneville, Gondrecourt est caractérisé comme un « aristocrate tyrannique et brutal ». Or, François-Joseph est d'avis qu'un « officier est meilleur éducateur qu'un professeur plus ou moins pédant », et le petit Rodolphe, plutôt faible de constitution, craintif et sensible, souffre des méthodes brutales de son éducateur. Il tombe malade, a des frayeurs nocturnes, jusqu'à ce que sa mère intervienne vigoureusement en sa faveur, en exigeant la responsabilité exclusive de son éducation. Elisabeth, que sa belle-mère l'Archiduchesse Sophie, avait pratiquement écartée de l'éducation de sa première fille, Sophie, et qui depuis la mort de cet enfant en 1857 avait commencé à se retirer de la cour, se rebiffa et eut gain de cause : son fils sera placé entre les mains d'éducateurs libéraux, professeurs roturiers, d'origines diverses, mais pas forcément en odeur de sainteté à la cour ! Le lieutenant Joseph Latour de Thurmburg, aide de camp de la famille impériale à partir de 1866, qui supervise l'éducation de l'Archiduc, sera son ami et confident pour toujours. Cette éducation, loin des conceptions de François-Joseph et de la cour, explique en partie le fossé qui se creusait entre père et fils et qui devait mener au suicide de Rodolphe. C'est un enfant intelligent, doué, mais nerveux, à qui l'on demande beaucoup, ne serait-ce que sur le plan des langues à apprendre : français, anglais, hongrois, tchèque.... En 1877 ses études s'arrêtent : on a fait de lui un libre penseur, républicain (!), anti-aristocratique, mais profondément « schwarzgelb », (c.à.d. fidèle à l'idée d'Autriche, dont c'étaient les couleurs). On lui choisit alors un majordome libertin et candidat du parti

clérical : Charles comte Bombelles (« Charly »)qui était censé favoriser les aventures amoureuses du jeune archiduc et détourner sa pensée de la politique.....Entreprise couronnée de succès, les affaires amoureuses de Rodolphe furent nombreuses, jusqu'à la dernière, celle avec Mary Vetsera, sa compagne dans la mort.

Que Rodolphe reproche-t-il aux aristocrates ? (Cf. les textes de Rodolphe dans mon livre). Leur incapacité à occuper des fonctions dans l'administration, l'armée, dans la vie publique. Et cela par un manque de formation, un manque d'ouverture, une grande frivolité et superficialité dans la vie. Le plus important pour eux, c'est la chasse, les bals, les conversations mondaines, leur reproche-t-il, et il n'est pas le seul. Leur enfermement dans une exclusivité sans faille : l'instruction des garçons par des précepteurs ou, si c'est à l'extérieur, dans le collège de Jésuites à Kalksburg au sud de Vienne, y contribue, bien sûr. Pour les jeunes filles, l'essentiel est d'apprendre comment tenir leur rang, ainsi que de préserver leur « pureté », quelques notions d'histoire et de géographie, le français et peut-être l'anglais ; und solide instruction catholique est de mise pour les deux sexes. Nous avons cependant vu que les aristocrates continuent d'occuper la plupart des postes-clefs dans la vie de la Monarchie, même si leur nombre dans les postes de commandement à l'armée ou de direction dans l'administration a diminué. C'est toujours eux qui gravitent dans l'entourage immédiat de l'Empereur, qui fournissent les chefs de gouvernement, ce qui, dans le système autrichien (cisleithanien) revient à dire qu'ils co-dirigent avec l'Empereur les affaires de l'état, étant donné qu'il n'existait pas vraiment de responsabilité des ministres devant le parlement, et que c'est l'Empereur qui choisit ses ministres .Sur 28 ministères entre 1867 et 1918 – (ils eurent donc une durée moyenne de deux ans environ, mais en fait, de beaucoup moins, car le gouvernement Taaffe à lui seul avait duré de 1879 à 1893 !) – neuf des Premiers Ministres n'appartenaient pas à la haute aristocratie : Leopold Hasner von Artha, 1870, Karl von Stremayr 1879, Paul Gautsch Freiherr v. Frankenthurn 1897-98, 1905-06 et 1911, Heinrich Ritter von Wittek 1899-1900, Ernst von Koerber 1900-1904, Max Wladimir Freiherr v. Beck 1906-1908, Ernst Ritter von Feuchtenegg 1917-18, Max Hussarek Freiherr v. Henlein 1918, et pour finir un professeur des universités : Heinrich Lamasch 1918. Quant à la haute aristocratie, en dehors du Comte Edouard Taaffe (1868-70 et 1879-93), on trouve les noms des comtes Auersperg, Carlos (1867-1968) et Adolphe (1871-1879) qui présidaient aux « Bürgerministerien » libéraux ; le Comte Alfred Potocki (1870-71), le Comte Karl Siegmund Hohenwart (1871), Alfred Fürst zu Windischgraetz (1893-95), le Comte Erich Kielmannsegg (1895), Casimir Comte Badeni (1895-97), le Prince zu Hohenlohe-Schillingfürst (1906), le Comte Karl Stürgk (1911-1916), Heinrich Comte Clam-Martinic (1916-17). Mais nous constatons que petite noblesse et les roturiers prennent de plus en plus de places dans les ministères aux dépens de l'aristocratie que l'Empereur s'obstine à solliciter, alors qu'elle se montre peu intéressée par la politique. L'exclusivité et la barrière hermétique que formait l'aristocratie autour de l'Empereur sont attestées entre autres par le juriste et politicien Josef Redlich (ministre des finances en 1918) : « Cette chaîne formée par l'aristocratie, d'une importance non négligeable, dont les chefs fournissaient le cercle intime qui entourait la famille impériale et augmentait son lustre lors des fêtes et lors de toutes les occasions marquantes de la vie politique aussi bien que dans l'étiquette de la cour, coupait complètement le souverain et sa famille de tous les autres milieux sociaux et groupements de Vienne ainsi que de tout l'Empire. » [2] Un autre témoignage sur l'isolement du vieil Empereur provient du politicien Josef Baernreither (1913) : »C'est un mur de préjugés qui

[2] Cité d'après Ernst Bruckmüller : *Sozialgeschichte Österreichs*, Wien, 1985, p.422.

coupe l'Empereur de toutes les personnalités politiques indépendantes. Le cordon formé par le Grand Maître de la Cour, le Grand Maréchal et les médecins, qui entourent le monarque, empêche le contact avec le moindre courant d'air frais en politique. Le puissant cours de notre temps parvient à son oreille à peine comme un faible bruissement. Le chemin est barré pour toute participation réelle, il ne comprend plus son temps, et le temps le laisse derrière lui. »[3] Un bon exemple de cette attitude dédaigneuse est fourni par le jeune Hofmannsthal, imitateur fervent des manières aristocratiques, tout comme son entourage grand-bourgeois de Vienne. (Cf. les textes dans mon livre). Le jeune Rodolphe lui-même s'exprime d'une façon encore plus drastique à ce sujet, à l'âge de quatorze ans, il est vrai : « ....Que font-ils ces hypocrites qui portent la religion sur leurs lèvres plutôt que dans le cœur ? Ils passent la journée en compagnie d'une société exclusive, dans laquelle ne sont admis que des êtres qui possèdent au minimum un bataillon d'ancêtres nobles ainsi que des titres illustres, une société où l'on sait converser en français, dauber sur les temps mauvais, et où l'on se moque des gens intelligents, utiles pour l'humanité, seulement parce qu'ils ne sont pas ducs ; on cancane, on prie une peu, et on se rend ensuite au théâtre. Ces gens-là se mettent en colère quand on dit : ' l'homme est un animal ', et ils oublient qu'ils ont érigé des remparts contre la culture et le progrès pendant des siècles, réduit en esclavage l'homme(....)pour leur propre avantage(...), et puisque de nos jours chacun, sans distinction de religion ou de classe, peut accéder à toutes les fonctions de l'état, ces jeunes aristocrates préfèrent s'abstenir de tout, car ils pensent :'cette fonction peut aussi bien être remplie par le fis d'un brocanteur ', et ils préfèrent alors rester des vauriens élégants qui n'ont rien appris, obligés de rougir devant tout étudiant ou fils de bourgeois instruit, et ils préfèrent se cacher dans les salons de la première société sous les plis des jupes des comtesses et princesses »[4]. On comprend que François-Joseph à qui l'enfant a dédié ce mémoire (pour la défense du Darwinisme !) lors du jubilée de ses 25 années de règne, a dû être peu réjoui, si toutefois il l'a lu. Il avait l'habitude de considérer les réflexions de son fils comme « Wolkenkraxeleien », tout autant que les escapades poétiques d'Elisabeth, et disait – tant que Rodolphe gravitait encore dans son orbite : « Der Rudolph plauscht schon wieder » (« Rodolphe raconte encore des histoires »).

Mais quelles étaient les façons de vivre de cette aristocratie ? On vivait surtout selon un schéma immuable, un mouvement de balance entre la vie de château en été et pendant la chasse, et la vie dans les demeures de la ville, en hiver, surtout pendant le carneval. Beaucoup des grandes familles aristocratiques qui possèdent leur palais à Vienne, ont leurs châteaux en Bohême ou en Moravie où une vingtaine de familles se partageaient entre 1000 et 2000 tenures paysannes, brasseries, forges, manufactures. Les Clary- Aldringen, les Dietrichstein, Kinsky, Lobkowitz, Salm, Schwarzenberg, les Tour et Taxis, Trautmannsdorf, Windisch-Grtaetz, Harrach, Schoenborn, Stadion, p.ex. Leurs palais se trouvent à Vienne groupés près de la Hofburg ; la rue qui doit son nom à cette enfilade da palais aristocratiques est la Herrengasse, siège également du « Landhaus » de la Basse Autriche, d'où partit en 1848 la révolution. La poétesse **Marie von Ebner-Eschenbach**, née Comtesse Dubsky, suivait aussi ce schéma immuable avec sa famille. Toutefois, en ville sa famille ne possédait qu'une maison, et non pas un hôtel particulier. Leur château se situait en Moravie, à Zdislawitz, dans la région de la « Hanna »,non loin de Brünn (Brno), région qui produisait les meilleures

[3] Brigitte Haman : *Meine liebe gute Freundin*, München , 1996, p. 530.
[4] Brigitte Haman : *Rudolf, Kronprinz und Rebell*, München, Zürich, 1999/7 ;p.72. Il faut remarquer que Rodolphe se trompe un peu : en tant que Juif, on ne pouvait accéder à des postes dirigeants, ni au professorat, ni à la direction de l'opéra de Vienne . Gustav Mahler dut se convertir avant de prendre cette fonction !

nourrices et de vaillants soldats (les Hannaken). Le retour à la campagne était pour la jeune Marie à chaque fois un ravissement, autant pour retrouver son parc tant aimé, que l'armée des fidèles serviteurs qui, sous le règne du « Burggraf » (régisseur-économe), avaient pris soin de la propriété pendant les mois de l'hiver pour la présenter à ses maîtres en parfait état, nettoyée dans tous ses recoins. La famille Dubsky semble avoir mené une vie assez proche de son entourage : le fait est qu'elle avait perdu beaucoup de ses biens à la fin du 18ème siècle, et que la nouvelle prospérité était due au mariage du père de Marie avec une jeune fille peu titrée, mais dont la famille originaire de Saxe avait su déjà s'enrichir dans l'industrialisation naissante. Marie Baronne Vockel, morte prématurément, et sa fille, notre poétesse, étaient naturellement portées vers la bienfaisance, et très aimées par la population du village. Or, la quatrième épouse de Franz Dubsky, Xaverine Kolowrat, appartenant à la haute aristocratie, n'entendait pas mener une vie de hoberaux. Elle refusait de fréquenter les familles de la petite noblesse des environs et veillait à ce que les deux filles aînées de la famille, Franziska et Marie, soient mariées en « comtesses ». C'est grâce à elle que la sœur cadette de Marie, la gentille mais pâlotte « Franzi », épousa un fils Kinsky, digne représentant de sa caste, bon cavalier, bon officier, tandis que Marie faisait un autre choix. Elle épousa son cousin germain, le Baron Moriz von Ebner-Eschenbach, officier du génie, professeur de physique et protecteur des talents poétiques de sa jeune épouse. Ce refus de communiquer avec un membre inférieur à sa caste, sans qu'il s'agisse d'un de ces « Ringstrassenbarone », anoblis de fraîche date, mais simplement d'un châtelain voisin, Ebner en parle dans son récit *Chlodwig*, où la jeune comtesse Hedwig ne peut se résoudre à braver sa famille et ses préjugés pour épouser le baron Chlodwig qu'elle aime. Finalement on la fiance avec un comte plus très jeune, mais « aux traits nobles ». Chlodwig se hasarde à refaire une visite à la noble famille.

« Le comte se tient près de la cheminée illuminée par un grand feu, en train de discuter avec son intendant. A côté de lui, Hélène (la soeur de Hedwig) joue aux échecs avec son fiancé. Sur le canapé, la comtesse qui brode, comme d'habitude, une chasuble. Les petites filles s'affairent à trier les échevaux de soie et de laine pour leur maman(....). En face de la comtesse, sur un sofa bas, est assis un Monsieur inconnu de moi, et celle que j'aime – que j'ai perdue.... Elle se lève quand j'entre et passe devant moi en me saluant pour rejoindre sa soeur Hélène, et semble se pencher avec attention sur l'échiquier. Le comte me présente le fiancé de sa fille(....). Hedwig était assise là, les bras croisés, dans son fauteuil et n'avait l'air ni heureux, ni malheureux ; elle acceptait le respect affectueux que lui témoignait son fiancé. Il aurait fallu être un voyant pour distinguer s'il lui était agréable ou désagréable. 'Peut-être ni l'un ni l'autre', répliqua l'interlocuteur et confident du malheureux Chlodwig. » [5]

Le problème des mariages strictement « ebenbürtig », du même rang, posait des problèmes jusque dans la famille impériale. La Comtesse Chotek, épouse du prince héritier François-Ferdinand, étant « hoffähig », mais non « ebenbürtig », ce dernier dut, comme on sait, renoncer solennellement à toute prétention à la couronne pour ses enfants nés de ce mariage « morganatique ». L'Archiduc Johann Salvator, aussi peu conforme aux idées de la cour comme Rodolphe, épousa une roturière et renonça à tous ses titres, étant devenu Johann Orth. Et l'histoire touchante entre Anna Plochl, fille du chef des postes d'Alt-Aussee, que l'Archiduc Jean réussit finalement à épouser, a ému des générations. Mais l'Archiduc

[5] Marie von Ebner-Eschenbach :*Sämtliche Werke*, Gebrüder Paetel, Berlin, o.J. (1920),Band 1, p. 64.

Jean fut réduit à vivre en hobereau sur ses terres de Styrie, l'élévation de ses enfants au titre de Comtes de Meran n'y fit rien.

Marie von Ebner-Eschenbach esquissa de nombreuses fois la situation problématique des jeunes comtesses, désireuses de suivre leur coeur – qui ne s'égarait au pire que vers un «Edler von » - et contrecarrées par leurs parents qui tiennent à préserver la pureté de la lignée comtale. (Cf. le texte *Gräfliche Missehe*, tiré de la nouvelle *Comtesse Paula*, dans l'anthologie). Grâce au soutien prêté par sa soeur Elisabeth, mariée selon son rang, mais malheureuse en ménage, la comtesse Paula a finalement gain de cause, et peut épouser le baron Sonnberg, après un temps d'épreuve et d'attente volontiers consenti par les amoureux. Il existe aussi le cas contraire : une jeune comtesse désireuse d'ajouter à son propre blason non seulement le lustre d'un grand nom, mais encore le faste d'une maison opulente que représente le mariage avec l'aîné de la lignée. Tel est le cas de la comtesse Thekla (*Nach dem Tode*)[6], qui, au lieu d'aimer son fiancé, aime les carrosses à six chevaux, les laquais à l'uniforme brodé des armoiries de la famille, les serviteurs, nombreux, déférents, le parc du château où elle résidera.....Son fiancé se rend compte à temps du véritable état d'esprit de Thekla, et se ravise. Il retourne au château de ses vieux parents pour y faire la connaissance – de sa fille, fruit d'une première union, presque oubliée alors. Dans le récit inachevé *Ein Edelmann*,[7] nous voyons plusieurs cas de figure entremêlés. Le Comte Tannberg a renoncé à ses titres et à ses biens – au bénéfice de son frère cadet – pour épouser la fille du pasteur qui a gagné son estime et son amour, et dont les méchantes langues veulent prétendre qu'il aurait terni la vertu. Il mène avec elle, qui lui a donné deux fils, une vie de modeste hobereau, convaincu d'avoir fait le bon choix. Or, un beau jour arrive tante Beate, chef de la famille comtale, pour inspecter le ménage du neveu répudié. C'est l'aîné de celui-ci qui l'intéresse, car elle est prête à le réinstaller dans son rang et dans son héritage, puisque le cadet de la famille a mené à ses yeux une vie peu digne d'un aristocrate : il s'est lancé dans une entreprise industrielle, a tourné son esprit vers le rapport et finalement est mort jeune. Son fils, malingre et malveillant, l'a suivi peu après, non sans que tante Beate, l'ayant également jugé peu digne de prolonger la lignée des Tannberg, y ait un peu aidé..... Nous trouvons dans ce récit assez curieux une intéressante profession de foi concernant la conception des vraies attributions d'une vie digne d'un comte : « Si tu deviens Comte Tannberg », dit le courageux père à son fils : « tu ne seras pas un fabricant (...) Ce sont deux choses qui s'excluent mutuellement. Le marchand le plus honnête poursuit des buts matériels, le noble, dans le sens littéral du mot, doit poursuivre des buts qui sont nobles (...). Il est de son devoir de faire profiter, mais non pas de tirer profit. Vivre selon les conceptions d'honneur élevées et subtiles qui confèrent à sa caste le droit d'exister, impose des devoirs auxquels il n'existe de nos jours plus de droits correspondants ; et celui qui vit selon elles, n'est pas seulement un serviteur, mais encore un martyr de la tradition ». Et il conseille à son fils d'arrêter immédiatement l'usine installée sur les terres des Tannberg, s'il doit y retourner, et de réemployer les ouvriers sur les terres agricoles, tout en sachant que le travail de la terre va « augmenter la santé de ses subordonnés, mais diminuer son propre bien-être », car, vouloir vivre comme autrefois, au temps des droits seigneuriaux, seulement de l'exploitation agricole des terres ne permet désormais plus d'augmenter sa richesse. Or c'est comme à contre-coeur qu'Ebner-Eschenbach fait cette constatation. Et le père d'ajouter : mieux vaudrait alors abandonner ses titres et ses biens, pour vivre « en égal

[6] Ibid. Vol. I, p.546.
[7] Ibid. vol I p. 181 seq.

parmi ses égaux , en homme d'actualité, et non pas en martyr du passé ». Si en revanche cela n'est pas envisageable, et que le titre et le rang de comte vont être conservés, les préceptes du père sont sans la moindre équivoque : « Si tu retournes dans la maison de tes ancêtres, tu vivras selon l'esprit du plus noble parmi eux. Que tes propres intérêts soient la dernière chose à laquelle tu penses – en revanche, le bien des pauvres de ton pays, la première et la plus importante. Eveille en eux le sens de l'honnêteté et du labeur, protège les anciens, veille à l'instruction de leurs enfants – donne, ce que tu as. Et si ton bien périclite, si tes possessions diminuent, l'idée que tu construiras des maisons pour les pauvres à partir des ruines de ta demeure, t'édifiera, tout autant que la conscience d'avoir laissé en héritage ce que tes ancêtres avaient de mieux : un coeur pur, ami de l'homme, pour le bien du grand tout. » Nous sommes très loin de ce qui semble être la réalité selon l'Archiduc Rodolphe ! Cependant ce récit inachevé récèle encore d'autres renseignements qui eux, concordent plutôt avec le point de vue de Rodolphe.

Le père du jeune homme en passe de redevenir comte Tannberg, envisage d'autres possibilités pour concilier l'honneur de son état avec l'éthique professionnelle : choisir une carrière dans les arts ou dans les sciences, ou encore dans l'Eglise ou dans l'armée – quatre voies qui, elles aussi, « poursuivent des buts idéaux ». Or, donne à penser le père, dans les deux premiers cas – les arts ou les sciences – l'appartenance à l'aristocratie lui nuira, car il y existe un « préjugé défavorable envers les membres d'une caste qui jusqu'alors a méprisé ces voies et lui est de ce fait très étrangère. » Quant aux deux autres possibilités, les titres de noblesse, « ou bien ne serviront à rien, ou bien seront néfastes sur le plan moral s'ils (lui) vaudront un traitement de faveur. «[8] Une façon d'avouer que l'avancement grâce au rang social élevé est chose courante en ce qui concerne les carrières où la noblesse avait en effet encore d'importantes prérogatives, la carrière militaire ou celle de l'Eglise ; également une façon d'avouer que sur le plan de la création artistique, l'aristocratie se complaît dans le dillettantisme le plus avéré, qui consiste à organiser des « soirées théâtrales » parmi les intimes, ou encore à poser pour des 'tableaux vivants', comme le jeune Hofmannsthal le faisait dans le salon de Sophie Tedesco.

Le débat sur la participation de la noblesse à l'évolution des temps modernes et à l'industrialisation a également été thématisé par **Ferdinand von Saar** (1833 – 1906) dans deux nouvelles respectivement de 1900 et de 1906. Dans la première, *Dissonanzen*, le prince conteste vigoureusement l'utilité de l'instruction des ouvriers, et prétend que l' »élargissement insuffisant de l'horizon pour les masses populaires ne risquerait que de brouiller les idées dans la tête de gens peu habitués à la réflexion ».[9] Le docteur, homme lbéral, défend en revanche le droit des déshérités d'accéder à la connaissance et par là à la conscience de leur état. Dans l'autre nouvelle, *La famille Worel*, nous sommes précisément en présence d'une famille de nobles qui s'est tôt convertie à l'industrie minière, offrant ainsi à une population sur une terre peu fertile le moyen de subsister grâce au travail dans les mines. Or, dit le Comte Erwin, si l'arrière-grand- père du Prince Roggendorf passait pour un bienfaiteur de l'humanité, parce qu'il avait créé des emplois dans une région pauvre (la région de Blansko en Moravie, où Saar fut l'hôte de la famille princière Salm), on accuse l'actuel exploitant d'être un exploiteur, un ennemi de l'humanité, qu'on affronte avec l'arme de la grève. Et pourtant, affirme le Comte Erwin, son parent, si le Prince augmentait tant soit

[8] Ibid. p.192.
[9] Ferdinand Saars *Novellen aus Österreich*, hsg. von Jakob Minor, Lepzig, o.J.Vol.5, p. 181

peu le salaire des ouvriers, il pouvait être sûr qu'il ne tirerait plus de bénéfice de son entreprise. « Mais ce n'est peut-être pas nécessaire », médite-t-il, « ce sont les ouvriers qui font marcher l'entreprise – et pourquoi faudrait-il qu'ils procurent par leur labeur un bénéfice à la famille Roggendorf ? Ils pourraient eux-mêmes prendre en main l'entreprise et l'exploiter. »[10] Ce sera probablement l'évolution normale de la situation, admet-il, bien qu'il ait quelque difficulté pour s'adapter à ces nouvelles idées. « A un certain âge on ne peut plus s'approprier cette doctrine, pas plus que le funambulisme. » Si deux observateurs perspicaces, quoique modérés – l'un et l'autre appartiennent à la noblesse – constatent ou font sentir ces hésitations en face de l'orientation vers la vie moderne, la vie active, nous accorderons volontiers du crédit à Rodolphe qui accuse l'aristocratie de tourner le dos à la vie active et au reste de la société dans un hautain mutisme.

La morgue de l'aristocratie est aussi le trait de caractère que ces accusateurs, même modérés, sont le plus enclins à lui reprocher. Ebner-Eschenbach par exemple, qui se penche avec sollicitude sur le sort des gouvernantes dans les maisons aristocratiques. Travailler comme gouvernante ou donner des leçons de musique sont les rares activités qui s'offrent aux femmes de la bourgeoisie ou de la petite noblesse si elles ont perdu leur 'nourricier' et son obligées de pourvoir à leur subsistance. Sort rarement enviable qui a inspiré de nombreux écrivains, dont Arthur Schnitzler, dans son roman *Thérèse.* Dans la nouvelle *Wieder die Alte (Elle s'est retrouvée*), Marie von Ebner-Eschenbach brosse le portrait de la famille du Baron Meiberg qui, sous ses dehors de relative bonhomie (le fils fréquente une école publique et prépare le baccalauréat – pour la 2ème fois, il est vrai), est convaincue que l'univers tout entier fut créé pour son usage exclusif, et l'on y prend ombrage au moment où Mademoiselle Claire Dubois, gouvernante et dame de compagnie, ne montre plus son habituelle bonne humeur qui la fait apprécier par tous. Or, sa bonne humeur est une façade que Claire a dû construire et calculer en face de l'attente de ses employeurs, car la vie ne l'a pas gâtée. Au moment où ses parents, professeurs de danse d'origine française, voulaient se retirer à Paris pour jouir d'une retraite bien méritée, il s'avéra que les économies de toute une vie furent perdues par un mauvais placement. Leur fille, Claire, doit donc travailler et ne peut éviter de contracter des dettes au moment où il faut faire soigner ses vieux parents. Ce seraient là déjà des raisons suffisantes pour ne pas être souriante, mais Claire Dubois sait qu'on attend d'elle le sourire et le charme. Ce qui la fait chavirer pendant un moment, ce sont les avances très sérieuses d'Arnold Bretfeld, homme issu de la bourgeoisie d'argent qui lui promet le mariage. Mais après le véto strict de sa famille, le prétendant renonce finalement et part en voyage pour oublier..... Et Claire, si elle veut vivre et rembourser ses dettes, est obligée de retrouver le sourire que la famille du Baron Meiberg attend d'elle .

Un autre récit d'Ebner-Eschenbach dépeint encore le sort d'une gouvernante et l'attitude méprisante – notamment des femmes – de la famille noble qui l'emploie. Dans *Ein kleiner Roman* (1889) Hélène, l'héroïne, fille d'un conseiller aulique, se trouve seule dans la vie à l'âge de vingt ans. On lui offre une place de gouvernante dans une grande famille aristocratique : « C'était une situation brillante à tous égards. Un seul enfant à éduquer – une petite fille de sept ans – une entière liberté dans mon domaine de gouvernante, des conditions tout de suite fort avantageuses et(...) un avenir assuré. Les parents de ma petite Anka m'avaient fait une excellente impression quand je leur fus présentée. Tous deux, jeunes, beaux, aimables. Les deux possédaient cette politesse prévenante qui s'entend

[10] Cf. le texte dans l'anthologie, p. 211.

d'elle-même (...). Au milieu du luxe dans lequel ils vivaient et qui dépassait de loin tout ce dont j'avais jamais entendu parler ou rêvé, ils me paraissaient à moi, jeune fille de la bourgeoisie, comme des demi-dieux. Je trouvais tout à fait naturel qu'un être comme ma comtesse, qui ressemblait véritablement à un ange, ne pût être vu que furtivement, qu'on ne pouvait lui crier : 'arrête-toi, laisse-moi te contempler tout mon saoul !' Jamais l'idée ne me serait venue qu'elle pourrait s'asseoir dans la chambre d'enfants et couper des vêtements de poupée, faire tourner une toupie ou nettoyer, après une leçon d'écriture, un petit doigt plein d'encre »[11]. La comtesse, à force de 'trop se répandre', d'aller de fête en fête, de bal en bal, meurt jeune, tuberculeuse. Le comte, au fil des mois et des années, où il voit l'excellente Hélène s'occuper merveilleusement de son enfant, finit par envisager d'en faire son épouse. Mais la mère du dernier, comtesse modèle, belle femme encore, reste ferme sur son opposition, froide, indifférente, impassible et hypocrite. Devant ce mur d'hostilité dont la comtesse ne représente qu'une avancée, Hélène, malgré l'inclination qu'elle ressent pour le père de sa petite ouaille, se dérobe et renonce.

Ferdinand von Saar, lui aussi, thématise la morgue de cette caste, tout en désamorçant sa critique par l'ironie, car il ne faut pas oublier qu'il comptait des mécènes puissants parmi l'aristocratie - (Altgräfin Salm, Fürstin Hohenlohe, épouse du Grand Maître de la Cour) – qui lui permettaient après l'abandon de sa carrière d'officier, de vivre pour son art. Dans la fameuse nouvelle *Leutnant Burda* (1889) nous voyons un jeune officier, parfaitement éduqué et d'une beauté raffinée, s'imaginer qu'il aurait attiré l'attention d'une des jeunes princesses L., initiale sous laquelle se cache l'une des plus grandes familles d'Autriche, les Liechtenstein. Encouragé par des hasards qui lui font croire que la princesse serait réceptive à ses petits signes d'allégeance, il va jusqu'à lui faire parvenir des poèmes – audace qui suscite l'incompréhension totale auprès des rares collègues au courant de l'affaire. En même temps Burda fait faire des recherches généalogiques pour se retrouver une chimérique ascendance noble. La famille L., importunée, lui fait dire par un domestique qui s'adresse au narrateur et collègue du rêveur, qu'il faudrait arrêter ce genre de harcèlement, que les parents de la jeune fille et elle-même prennent très mal. Rien n'y fait. Burda se fabrique un tissu de rêves à partir du moindre signe que le hasard lui présente. Pour finir, le héros joue vraiment de malchance : lors d'une représentation à l'opéra, où il dévore des yeux la loge de la famille L. et observe comme la princesse hume de temps à autre un bouquet de violettes,- il trouve à la sortie, dans son pardessus récupéré au vestiaire, un bouquet de violettes ! C'est évidemment par erreur qu'il est venu dans son manteau, mais désormais plus rien ne peut défaire son phantasme qui va lui coûter la vie. Ayant suscité la raillerie ouverte de camarades, officiers nobles et plus gradés que lui, il est à l'origine d'un éclat dans un restaurant de la ville. Pour laver son honneur, Burda provoque en duel toute la tablée qui s'est moquée de lui. Malheureusement les officiers font défendre leur honneur par le pire d'entre eux, le lieutenant de cuirassés Schorff, homme imposant et brutal, bretteur dangereux. Dans le duel au sabre, Burda, plutôt petit, quoique habile, sera vite blessé par Schorff qui n'hésite pas à lui asséner un coup si fort et si inhabituel dans ce genre de rite que son crâne porte une entaille profonde. Il meurt quelques heures après, le fatal bouquet de violettes contre son cœur.

Certes, même si Saar n'avait ici nullement l'intention de mettre l'accent sur une critique sociale, le fossé infranchissable entre les différents degrés de la hiérarchie sociale, et à

[11] Cf. le texte dans l'anthologie, p. 202.

l'intérieur même de l'aristocratie, n'en apparaît pas moins. Le Lieutenant Burda représente le portrait d'un homme, victime de son aspect aristocratique, mélange de rêveur et d'ambitieux, officier certes, mais non le séducteur et tombeur des cœurs que Saar peint par ailleurs. Dans *Schloss Kostenitz* (1892) par exemple, où la baronne Clothilde Güntersheim, femme jeune encore, mariée à un homme âgé, un politicien qui a préféré se retirer après 1848 et les aspirations libérales avortées, devient la victime – tout à fait innocente – des armes de séduction du Comte Poiga-Reuhoff, capitaine de cavalerie. Stationné avec ses dragons dans le château Kostenitz, il entreprend de séduire la baronne, d'abord par son art consommé de cavalier, ensuite par une 'attaque surprise' lors d'une solitaire promenade de la vertueuse épouse dans le parc du château. Sûr de lui, de son rang et de sa puissance, il ravit un baiser à Clothilde, qui elle, surprise par la hardiesse du comte, omet de le remettre à sa place comme il l'aurait mérité et comme elle aurait voulu le faire. Mortifiée par cette inertie inexplicable, elle tombe malade et meurt, victime des scrupules de sa propre conscience. [12]

L'attrait exercé par l'officier de cavalerie, l'aristocrate dans l'uniforme, altière figure sur son cheval, est légendaire, et notamment l'attrait exercé sur les femmes. Il a trouvé son reflet dans de nombreuses œuvres, en tout premier lieu dans l'opérette, et largement chez Schnitzler dans p.ex. la pièce *Liebelei,* où Mizzi, la grisette, reste rêveuse devant la photo représentant Fritz en officier de dragons. Un lieu pourtant où tombent pour un court moment les barrières qui séparent les classes et les castes, ce sont les bals, et notamment les bals masqués, les 'redoutes'. Sous le déguisement réapparaît la vieille liberté des saturnales, une occasion d'affranchissement qui fut saisie même par des membres des plus hautes sphères. Ainsi il ressort du 'Journal poétique' de l'Impératrice Elisabeth qu'elle a, lors d'un bal masqué le mardi gras de l'an 1874, enflammé l'un de ses cavaliers, Friedrich Pacher von Theinburg. Sans s'être dévoilée, elle savait qu'il avait deviné qui était le flirt de cette soirée. Elisabeth, très solitaire, comme on sait, semble d'abord avoir répondu quelque peu à son attente, car elle lui fit envoyer en 1885 , sous l'anonymat le plus strict, un poème assez nostalgique, intitulé 'Au domino jaune', mais semble avoir regretté sa faiblesse, car dans un poème curieusement de la même époque, elle use d'une ironie cinglante à l'égard de celui qui crut peut-être avoir gagné l'affection de l'Impératrice. Elle dit de lui lors du passage en revue de ses 'coups de cœur': « Der dritte, nein, war das ein Viech ! Ein ganz gemeines Beast ; Kahl war er auch, dazu noch schiech, Gehört nur auf den Mist. »[13] C'est curieusement Elisabeth qui, à travers ses confessions poétiques dans le ton de Heine, est la seule personne qui nous renseigne sur quelques habitudes et faits – qui ne sont pas toujours de hauts-faits ! – concernant les membres de la famille impériale. Et elle n'est pas tendre ! Son royal époux est comparé à un petit âne (Eselein), un bœuf, un épervier, une carpe ou encore un coq....sur le fumier. Dans le jeu de rôles qu'elle invente dans ses rêveries poétiques, elle est Titanie, la Reine des Fées, et François-Joseph est Obéron, transformé en âne selon le *Songe d'une Nuit d'Eté* de Shakespeare, notamment quand il s'amourache de l'actrice Katharina Schratt, et quand Elisabeth se moque de cette chaste liaison encouragée par elle-même depuis 1887 : « Da weckt sie lautes Rasseln/ Im Thal aus ihrer Ruh ;/Der König Wiswimathra/Kehrt heim von seiner Kuh./O König Wiswimatra,/O welch ein Ochs bist du »[14], dit-elle en brodant sur un poème de Heine 'son maître'. Sa belle-fille, l'épouse de Rodolphe,

[12] Cf. le texte dans l'anthologie, p. 207.
[13] *Kaiserin Elisabeth, das poetische Tagebuch*, hsg. von Brigitte Hamann, Wien, 1997, p. 82.
[14] Ibid. p. 116.

la Princesse Stéphanie, est pour elle « eine Kröte, gelb und dick »[15]. Elle lui reproche sa mauvaise langue, son air malicieux, sa laideur, son embonpoint. Lors de la célébration de l'anniversaire de François-Joseph en 1887, elle s'amuse à présenter les vingt-cinq membres de la famille venus offrir leurs vœux, sous les traits d'animaux divers, et Stéphanie se transforme pour l'occasion en plantigrade : « Ob'ron zu Deiner Rechten, Welch ein mächt'ges Trampeltier, Statt der langen falschen Flechten, Siehst Du blondes Fell jetzt hier. Doch die Augen sind dieselben, Listig lauernd wie vorher, Auch die Löckchen noch die gelben, Liegen auf der Stirne schwer. Und den Stolz in seinen Zügen , Trägt es selbst als Trampeltier ; Volksgejohl ist sein Vergnügen, Vivat ! Salva ! Sein Plaisir. Darum zieht's in allen Städten, Märkten feierlich herum ; Voraus muss der Tambour treten ; Aufgepasst, nun kommts, bumbum ! »[16] Or, si Elisabeth se moque de la romance que son époux file sous ses yeux consentants avec Katharina Schratt, si elle couvre la famille impériale de ses sarcasmes peu révérencieux, elle jette là une lumière peut-être exagérée, mais unique sur des personnages dont le public n'avait le droit d'apprendre que les faits les plus élogieux, tout le reste étant censuré ; et les intimes de la famille, de la cour, qui auraient pu en parler, étaient par la force des choses des personnes discrètes, peu désireuses probablement aussi de dire du mal de ceux dont ils avaient partagé le secret pendant de longues années, comme par exemple les dames de compagnie d'Elisabeth. Il existe néanmoins un membre de la famille impériale, l'Archiduc Otto, fils du frère de François-Joseph, l'Archiduc Charles-Louis, et père de Charles, - dernier des Habsbourg sur le trône de l'Empire – qui faisait parler de lui et des frasques auxquelles il se livrait. C'est ainsi qu'en 1886, lors d'un banquet dans sa garnison à Klagenfurt, il jeta par la fenêtre les portraits du couple impérial, en faisant des plaisanteries obscènes – un scandale que Rodolphe, qui avait été de la partie, ne réussit pas tout à fait à étouffer ; pas plus qu'on ne put entièrement cacher celui où l'Archiduc Otto, de nouveau en état d'ébriété, amena ses compagnons de beuverie, dans la nuit avancée, vers la chambre à coucher de son épouse, la vertueuse Princesse Marie-Josephe, qui dormait dans son lit. Elle était connue pour sa grande piété, et son princier époux voulait montrer 'une nonne ' à ses compagnons. Seule l'intervention courageuse d'un aide de camp qui brava les soûlards, empêcha le déshonneur de la noble dame. Elisabeth en fit un poème qu'elle achève par une dédicace à ce valeureux chevalier, le Comte Dürkheim.

Pour conclure nous dirons que l'image de la noblesse qui se dégage de ces témoignages divers, n'est pas très flatteuse. Peut-être avons-nous eu tort de parler de la noblesse en Autriche à travers le témoignage de deux de ses membres qui, tout en représentant ses rangs les plus élevés, comptent parmi les plus farouches contempteurs de la classe aristocratique. Malaise personnel, mécontentement, ou sensibilité extrême à des faits réels certes, mais perçus avec une acuité inhabituelle? Tare familiale? Peut-être également. Mais sans aucun doute le syndrome précurseur de la chute prochaine d'une caste et d'un Empire, tout autant que de la disparition sur le plan européen d'une société vivant alors les derniers avatars de l'ère féodale.

[15] Ibid, p. 73.
[16] Ibid. p. 261.

La bourgeoisie viennoise : une société patriarcale à bout de souffle.

Un témoin de choix : Arthur Schnitzler.

Pour traiter notre sujet nous allons mettre au centre de notre investigation le couple, et plus précisément l'homme à l'intérieur du couple, porteur des structures bourgeoises de l'époque, propriétaire des biens transmis par son père et transmissibles à ses fils.

En effet, cette bourgeoisie se caractérise par ses possessions, son patrimoine, censé compenser le lustre qui lui manque par comparaison à l'aristocratie, son modèle et son idéal. Si, dans cette dernière, le fils aîné ('Stammhalter'), doit avant tout perpétuer la lignée et le nom prestigieux de la famille, la bourgeoisie, à défaut de nom à transmettre, veille surtout à une transmission correcte des biens, ce qui implique une observation particulièrement scrupuleuse de la moralité chez l'épouse, chez qui un 'faux pas' pourrait avoir comme conséquence l'aliénation du patrimoine. Moins le nom est porteur, plus on s'attache aux liens du sang ; et si, dans la haute aristocratie, il y a éventuellement place pour un bâtard,- certes du fait de l'homme ! - la bourgeoisie ne tolère à ce sujet aucun écart. De là découlent des règles de morale très strictes, règles, il est vrai, originairement établies par une société aristocratique, mais dégénérées ensuite en un carcan de plus en plus contraignant du fait qu'elles s'appliquent chez le bourgeois à un champ d'action nettement plus réduit, tant dans l'esprit que dans la lettre.

Pour le bourgeois aisé la tâche fondamentale était donc la transmission du bien à un fils engendré dans la légitimité par une épouse au dessus de tout soupçon et digne d'être, selon la formule consacrée 'la mère de ses enfants '. Le mariage se place alors sous le signe de la pureté, comme le dit – hypocritement – Karl, l'époux lui-même volage - dans *La Ronde* de Schnitlzer à sa jeune épouse : « On ne peut aimer que là où il y a la pureté et la transparence »[17]. Or, si cette exigence de pureté s'adresse officiellement aux deux partenaires, on s'accorde tacitement pour en exempter l'époux, voire l'homme en général. L'analyse de ce système à deux régimes peut être poussée encore plus loin, et nous constatons que la femme est elle-même toujours considérée comme la propriété d'un homme : du père, du mari ou encore du frère, et que de ce fait, elle est strictement aliénable. Et si ces prétendues lois morales sont dans la réalité largement vidées de leur contenu, elles n'en gardent pas moins leur validité officielle. Or, pour échapper à leur contrainte, les deux sexes ont développé des stratégies diverses de contournement, non sans être frappés, à cause des transgressions commises, par de puissants complexes de culpabilité.[18] – Ce n'est pas un hasard si Freud a établi ses théories en observant la bourgeoisie viennoise.

Pour échapper au carcan du mariage, l'homme jeune, un de ces descendants de l'époque des fondateurs, (Gründerzeit), a très souvent tendance, dans un premier temps, à repousser cette échéance le plus loin possible. Ne plus être libre de rentrer à l'heure de son choix, être questionné au retour par une épouse aux aguets, lui est insupportable, comme le dit Anatole au matin de son mariage : « Die letzte Nacht(...), in der du nach Hause kommen kannst, ohne gefragt zu werden : 'Wo warst du ?' Die letzte Nacht der Freiheit, des Abenteuers, vielleicht

[17] « Man liebt nur dort, wo Reinheit und Wahrheit ist », A Schnitzler, *Leibelei, Reigen*, Fi Tb 7009,p.104.
[18] cf. Theodor Reik : *A. Schnitzler als Psycholog*, Fi tb 11683, en particulier le chapitre : Das Problem des Todes.

der Liebe ! »[19]. Certes, une fois marié, Anatole n'aura pas besoin de renoncer définitivement aux autres femmes, sa maîtresse se réjouit déjà de la vengeance qu'elle exercera sur la mariée en faisant d'Anatole un homme adultère – il faudra cependant, malgré cela, satisfaire aux convenances et renoncer à une bonne part de liberté – qui était en réalité plutôt du libertinage.

Ces fils de la génération des fondateurs – celle qui, entre 1860 et 1880 a bâti la Ringstrasse et fondé les structures économiques modernes de l'Autriche – n'avaient aucun souci matériel à se faire, les richesses amassées par leurs pères leur assuraient une vie confortable et oisive qu'ils pouvaient tranquillement vouer à l'esthétisme et au dandysme – et au libertinage. Pour les fils de cette grande bourgeoisie, la vie sexuelle et affective commençait souvent par une aventure domestique, telle que Schnitzler la décrit dans *La Ronde*, quand il met en scène la femme de chambre et le jeune homme. Pour lui cette passade est la satisfaction facile d'une envie par une chaude après-midi d'été, pour elle, un dû plutôt qu'une faveur à l'égard du fils de ses employeurs, une faveur qu'elle est, certes, loin d'accorder de mauvaise grâce....Dans le roman tardif *Thérèse* , Schnitzler va jusqu'à imaginer que l'héroïne, la gouvernante, pourrait exploiter l'intérêt que lui manifeste le fils de la maison, pour lui faire endosser la paternité d'un enfant qu'elle attend de son amant. Inutile de dire que Schnitzler n'avait ici nulle intention réprobatrice envers son personnage, il voulait simplement montrer que sa condition l'avait pratiquement acculée à cette solution.

Mais revenons à notre jeune dandy. Après ces débuts amoureux platement ancillaires, il cherchera, dans un deuxième temps, à associer davantage sa vie affective au plaisir sexuel : il entamera des amourettes, ces fameuses 'Liebeleien', dont est l'objet la non moins fameuse 'süsse Mädel', la grisette. Voyons comment elle est décrite : « Sie hat die weiche Anmut eines Frühlingsabends (...) und die Grazie einer verzauberten Prinzessin(...)und den Geist eines Mädchens, das zu lieben weiss ! »[20] Dans le journal intime de Schnitzler nous lisons : « Ännchens süssen Leib verköstigte ich gestern vor acht Tagen zum letzten Mal(...)Dieses Mädchen ist(...)der Prorotyp der Grisette (sic)(...)Eine schmiegsame, weiche Gestalt(...), ein köstlicher, flaumiger Hals(...)Dunkle Augenbrauen über blaugrauen Augen – über die sich in den süssesten Momenten die Augenlider in lieblicher Müdigkeit schliessen – die Lippen voll Wärme und Leben – usw. Und Geist ? Natürlich keinen. Dafür Mutterwitz – freilich nicht mehr. Aber – ich küsse ja nicht ihren Verstand. »[21]

Contrairement à la femme de chambre, la grisette se trouve dans une position sociale moins contraignante ; elle possède souvent un modeste gagne-pain, ce qui lui confère une certaine indépendance et la rend plus facilement accessible, mais aussi plus maniable : son partenaire bourgeois ne s'embarrasse guère pour l'abandonner quand il s'en est lassé. Souvent elle est orpheline de mère, parfois elle possède des parents permissifs qui ferment les yeux sur cette petite occasion de bonheur et de bien-être qui s'offre à leur fille avant qu'elle ne se résigne à un terne mariage avec un homme issu de son milieu.[22] La 'süsse Mädel' appartient à la petite bourgeoisie et doit, pour susciter un attachement quelque peu durable chez son partenaire, répondre à un minimum d'exigences intellectuelles et

[19] Arthur Schnitzler, Gesammelte Werke, *Die Theaterstücke*, S. Fischer, Berlin, 1913, vol.1,p.93.
[20] Ibid. p. 33.
[21] Arthir Schnitzler, *Tagebuch 1879-1892*, note du 8/3/1887.
[22] C'est le cas clairement évoqué dans *Liebelei*, également dans *Episode* du cycle *Anatole* : « Ja so enden diese Mädel mit den zerstochenen Fingern. In der Stadt werden sie geliebt und in der Vorstadt geheiratet. »A. Schnitzler, Ges. Werke, vol.1, p. 43.

culturelles. Elle est – si elle exerce une profession – vendeuse, modiste, ou brodeuse. (On y pense, bien-sûr à Mimi dans la Bohème !) Mais elle peut aussi être artiste : danseuse, chanteuse ou actrice. Il s'agit ici d'arts reproductifs – une artiste créatrice ne se serait pas prêtée à une amourette de ce genre, si tant est que ce genre de femmes existât déjà.....

Plus le niveau culturel est élevé, plus les chances –ou le danger – d'un attachement durable de la part du jeune homme sont grands. C'est ainsi que Schnitzler, dans *Liebelei*, insiste sur l'arrière-plan artistique dont jouit Christine à la maison. Son père est musicien, elle-même copie des partitions et chante – il est vrai son père ne veut pas qu'elle devienne choriste au théâtre où il travaille lui-même ; il sait que c'est là que se fournissent les débauchés de tous âges. Elle aime lire et possède quelques volumes d'une encyclopédie. Rien d'étonnant, si Fritz Lobheimer, son amoureux bourgeois, ressente une réelle tendresse pour elle, tout autant qu'Anatole pour ses grisettes.

Pourtant, si dans ces relations le cœur trouve aussi son compte, elles sont d'emblée entachées d'un vice qui pèse sur les heures les plus douces : le refus net de la part du jeune homme de légitimer ce genre de rapport avec une partenaire jugée socialement inférieure. Elle a beau être artiste, fine et même honnête, le fait qu'elle n'appartient pas à sa caste, - et qu'elle s'est donnée à lui – la disqualifie aussitôt. Elle le sait . Christine dit à Fritz : « Est-ce que je t'ai jamais demandé quoi que ce soit, est-ce que tu m'as jamais promis quelque chose ? « Si elle s'est donnée, c'est parce qu'elle aime, c'est parce qu'aucun homme de sa classe sociale, jugée trop fruste, n'a su susciter en elle de sentiments d'amour. Pourtant l'espoir de se hisser par cet amour dans la classe supérieure est quasi nul, et même la naissance d'un enfant ne permet pas vraiment d'y songer. Les cas de telles mésalliances sont rarissimes, et Mizzi, la soubrette légère dans *Liebelei*, en vient seulement à envisager cette étroite possibilité quand elle voit l'attachement profond de son amie Christine pour Fritz qui pourtant semble l'avoir abandonnée : « Ha was glaubst du denn eingentlich...hat er dir denn ?...Freilich – es ist schon alles vorgekommen ;(...)Chrstine : 'Schweig endlich !' (...)Mizzi :'Er ist ein Mann wie die andern und alle zusammen sind's nicht eine böse Stund' wert ».[23] ' S'il ne t'as rien promis, ne t'obstine pas, prends en un autre, fais comme moi ! ', raisonne Mizzi.

Si d'une de ces liaisons un enfant devait naître, la mère célibataire peut au mieux espérer que la liaison se prolonge quelque peu au delà la naissance de l'enfant. Le plus souvent c'est les adieux avant, et, dans le meilleur des cas, l'installation d'un commerce ou du moins le don d'une somme de dédommagement. L'enfant part à la campagne en nourrice, où ses chances de survie sont relativement faibles.

La bourgeoisie est une caste fermée où les mâles exploitent très librement leur pouvoir dans leur commerce avec les femmes de condition inférieure, mais vers laquelle aucune d'elle ne réussira à se hisser. La liberté des hommes est en revanche moins large dans les relations avec les femmes de leur propre classe. Et pourtant : le jeune libertin doit quasi indispensablement ajouter à son 'tableau de chasse' une femme mariée, s'il veut passer pour un connaisseur accompli. Chose curieuse : le mariage dans la grande bourgeoisie est ressenti généralement comme profondément aliénant et appauvrissant pour l'homme, et la possibilité d'être heureux avec son épouse n'est même pas envisagée. Si l'on trouve quelques couples mariés sans histoires, il faut les chercher plutôt dans les couches

[23] Ibid, vol ?1, p. 247.

inférieures de la société – leur bonheur est celui de la résignation, apanage de l'âge mûr. Le plus souvent la vie conjugale est faite de tensions et de tentations, de déchirements et de vengeances. Et pourtant, si l'homme encore jeune ne réussit absolument pas à se réchauffer pour son épouse, il peut très bien s'enflammer pour celle d'un autre. Bien évidemment, contrairement aux aventures qui se situent à un niveau social plus bas, la jeune bourgeoise possède le vernis social et culturel de sa propre classe – quoiqu'elle soit soigneusement tenue à l'écart de toute formation approfondie – et correspond en cela plus précisément aux aspirations intellectuelles de son partenaire. On observe alors le phénomène suivant : alors que le jeune homme éprouve le plus morne ennui aux côtés de son épouse légitime, celle d'un autre le met en appétit, et lui fait ainsi courir le risque de l'adultère et du duel en cas de découverte. Le duel, institution judiciaire parallèle que les autorités tolèrent puisqu'elle permet d'une certaine façon de tenir en équilibre les structures sociales, sert précisément ici à régler le cas d'une transgression illicite du code de la propriété. L'homme qui a abusé du bien d'autrui – en l'occurrence de la femme – doit donner satisfaction à l'offensé. Et dans un duel au pistolet il n'est pas rare que la mort soit au rendez-vous. Or, quelle que soit l'issue, une fois les convenances satisfaites, la vie peut reprendre son cours, l'époux peut regagner sa place dans la hiérarchie sociale – éventuellement aux côtés de l'infidèle ou séparé d'elle. Puisqu'il ne s'agissait pas d'un mariage d'amour, l'affection que l'épouse a portée à l'autre ne représentait pas une privation pour le mari – une fois l'honneur rétabli, tout rentre dans l'ordre.

L'analyse des mécanismes du duel fait encore plus clairement ressortir que les relations des hommes appartenant à la bourgeoisie, avec la femme reposent essentiellement sur des données de propriété et d'appropriation. Le prestige social et le pouvoir financier du bourgeois lui permettent d'emblée de s'approprier les femmes issues de couches inférieures. Il est bien évident que celles-ci ne résistent pas à cette unique possibilité d'échapper – du moins provisoirement – à la médiocrité de leur existence – dussent-elle le payer chèrement. La société entière a, pour ainsi dire, laissé en pâture les femmes de cette frange sociale aux hommes de la caste supérieure. S'il arrive à une jeune fille de ce milieu de ' faillir ', son entourage ne s'en offusque pas, il y voit une fatalité plutôt qu'un opprobre, en revanche, son amant qui, lui, se réserve le loisir de rompre ou de commettre des infidélités, ne connaîtrait pas d'indulgence au cas où un rival venait à s'approprier le bien qu'il considérait comme sien. Ici le rejet de la partenaire serait immédiat et sans appel. Alors qu'il suffit de réparer l'honneur dans le cas d'une infidélité de l'épouse, ici le libertin bourgeois est atteint dans son choix affectif. C'est sa personne – son cœur- qui sont offensés, et non point seulement son statut social.

Nous constatons donc une démarcation très nette chez le bourgeois entre la vie affective et sexuelle, et sa vie sociale. Le mariage se fait pour des considérations matérielles, il n'y a donc ni amour, ni nécessité de séparation en cas d'infidélité ; le mari et la femme sont surtout les représentants de leur caste, les porteurs d'un nom auquel s'attache une fortune. Ils tiennent avant tout à conserver leurs biens, à préserver leur bien-être, et il peut arriver que ces impératifs priment devant les joies de l'amour.... C'est par exemple, dans *Agonie* – une des saynètes du cycle *Anatole* – le cas de la femme adultère qui jure n'aimer que son amant, et ne peut cependant se résoudre à abandonner sa vie douillette aux côtés du mari. « Wegreisen – es ist ja gar nicht nötig(...)Wir können uns doch auch in Wien beinahe so oft

sehen, wie wir wollen. »[24] Plus fragiles, parce que plus isolées et plus enfermées sur elles-mêmes, ces femmes ont appris à vivre avec le mensonge, leur 'Lebenslüge'. Ainsi, la pauvre Madame Wegrath dans *Der einsame Weg* de Schnitzler, séduite juste avant le mariage, garde le secret de l'origine illégitime de son fils aîné jusqu'à la tombe. Certes, même si Schnitzler use envers ces 'ardentes-insolentes' d'une certaine ironie en fustigeant leur attachement aux choses matérielles, on ne peut s'empêcher de penser qu'elles ont raison de ne pas 'lâcher la proie pour l'ombre', c'est-à-dire, un mari pour un amant, car, le plus souvent, leur partenaire, une fois devenu mari, aurait vite fait de se lasser d'elles pour s'enflammer encore ailleurs. Feydau en France en est venu aux mêmes conclusions dans ses pièces. Il faudra donc penser que la femme de la bourgeoisie n'est attrayante pour l'homme que lorsqu'elle est l'épouse d'un autre. Il est probable que la pensée d'avoir ravi secrètement le bien d'autrui constitue le piment dans ce genre de relations avec une femme adultère. Notre supposition se trouve étayée par le fait que chez Schnitzler l'épouse bénéficie d'un regain d'attrait chez le mari au moment où elle est convoitée par un tiers. C'est ainsi que Friedrich Hofreiter, dans *Das weite Land*, pour retrouver quelque goût à ses liens conjugaux – et pour se donner bonne conscience sur ses propres infidélités – invite quasiment sa femme, Genia, à l'adultère. Ce qui ne l'empêche pas ensuite d'abattre froidement son jeune rival en duel. « Liebessachen sind nichts anderes als ein Spiel ; und wenn man erst darauf gekommen ist, sehr lustig anzusehen und mitzumachen »[25], constate Genia avec le cynisme du désespoir. En effet, l'amour au sein de cette bourgeoisie ressemble fort à un jeu d'oisifs, un jeu que mènent les hommes et auquel les femmes sont obligées de se plier, souvent malgré elles.

La vie amoureuse du bourgeois aisé se joue donc sur trois plans différents : la satisfaction du désir dans des passades qui se situent à un niveau socialement bas, avec des prostituées, choristes, danseuse....Puis, dans ses rapports multiples et parfois concomitants avec des grisettes d'un niveau supérieur, le stade du simple assouvissement du désir est dépassé. Il se crée des liens qui peuvent passer pour de l'amour. Une aventure avec une femme mariée de sa classe, en revanche, le défie dans ses capacités de séducteur, étant donné qu'il ne peut plus compter sur le seul effet de son prestige social. Il y a, dans ce cas parfois des 'râtés' , comme nous montre Schnitzler dans *Der Reigen* dans la scène entre le jeune homme et Emma, l'épouse. Malgré son désir, il est inhibé par le sentiment d'avoir à ses côtés une femme qui ne lui est pas inférieure. – Freud l'a bien constaté que l'homme a besoin de sentir sa partenaire inférieure pour pouvoir pleinement affirmer sa virilité. Et pour finir, le dernier des plans de vie affective : celui du devoir : le mariage pour satisfaire à la nécessité de procréer dans la légitimité.

Malgré ses aventures multiples, le bourgeois n'est pas un homme heureux. Il est en fait la victime d'un système qu'il a imposé lui-même : le cloisonnement très strict des classes, et le désir de maintenir l'épouse dans un état de dépendance totale, ce qui ne lui permet jamais de satisfaire en même temps , et le corps et le cœur. Il jouit néanmoins d'une grande liberté et peut de façon ponctuelle vivre sa vie amoureuse, même si ce n'est pas avec une seule et unique partenaire. Il en va tout autrement pour la femme de sa classe. Elle est, plus encore que la fille pauvre, toujours la 'propriété' de quelqu'un. Certes, cette situation représente une sécurité ; contrairement à la grisette qui est plus libre, elle ne risque pas de finir dans le

[24] op.cit. vol. I, p. 87.
[25] op.cit.vol. IV,p.347.

caniveau, mais elle paie cette sécurité par une aliénation totale. Son éducation la relègue soigneusement dans les tâches d'agrément et de représentation sociale, toute possibilité de prendre en mains son destin lui est refusée – à moins de faire l'inconcevable et de quitter son milieu pour un sort incertain, - à moins encore de disposer d'un talent artistique prononcé qui lui permettrait de se libérer quelque peu. (Mais pensons aux difficultés qu'a rencontrées Marie von Ebner-Eschenbach pour s'imposer avec son besoin d'écrire, toute sa famille, hormis son époux et cousin, l'a condamnée !) Un cas limite est évoqué par Schnitzler dans la nouvelle *Die Braut*, écrite en 1891, mais publiée beaucoup plus tard. Ses sens ayant été éveillés par son fiancé, elle refuse de confiner sa sensualité dans les liens étroits du mariage avec un mari dont elle pressent l'incapacité de la satisfaire pleinement. Elle disparaît de sa famille pour vivre la vie d'une cocotte. Cependant, il est très rare qu'une jeune fille soit à ce point poussée par sa sensualité qu'elle en vienne à rompre avec son milieu. Le plus souvent elle se soumet et elle attend. En attendant, les jeunes gens de son milieu lui offrent quelques flirts, et elle peut se montrer relativement prodigue de ses faveurs, car elle sait qu'aucun n'ira 'entacher son honneur', pour la simple raison que le jeune homme n'a encore aucune envie de se marier.....

Ainsi la bourgeoisie serait la victime de ses propres règles de conduite. Puisqu'elle donne à ses jeunes filles une éducation qui ne peut répondre aux aspirations culturelles et spirituelles du partenaire, qu'elle les enferme dans le cercle peu attrayant de la pureté innocente, le mari insatisfait cherchera toujours à enrayer l'insatisfaction conjugale par des aventures extérieures. Mais on peut aussi se demander si le rôle de l'oie blanche qu'il attribue à sa femme, n'est pas précisément un stratagème pour se laisser lui-même la bride sur le cou. Bien évidemment, la jeune fille aisée, pas plus que la femme mariée, n'aura d'aventure avec un homme en dessous de sa caste. Le phénomène 'Lady Chatterley' n'est évoqué nulle part à cette l'époque. Rien ne laisse supposer que Madame Rupius, dans la nouvelle de Schnitzler, *Frau Berta Garlan,* qui est mariée à un infirme, cherche sa satisfaction extraconjugale ailleurs que dans sa propre caste bourgeoise – aventure qui lui coûtera d'ailleurs la vie. Le système social est généralement si contraignant que nous n'y rencontrons aucune femme en relation avec un homme socialement inférieur, au contraire de l'homme, dont la puissance semble s'affirmer avec le glissement social de sa partenaire. De ce constat ressort encore une fois l'extraordinaire pouvoir qui se concentre dans la position du bourgeois. En amour il peut chasser sur tous les terrains, et son choix sera guidé par l'instinct seul, qui, bien évidemment, choisira la femme la plus attrayante en tant que telle – ce qui revient à dire qu'on ne demande à la jeune femme rien d 'autre que de répondre aux attributs de son sexe, alors que celle-ci, en position d'infériorité, aura toujours besoin de chercher dans ses relations un appui matériel, donc un partenaire au minimum issu de sa propre caste ou supérieure.

La jeune fille bourgeoise, au contraire du jeune homme, vit donc dans un contexte tout à fait différent : la liberté de choix et de bonheur lui est refusée. Mais ce qui lui manque en fait, n'est pas tellement le libertinage, mais plutôt la liberté tout court. Annette von Droste-Hülshoff soupirait déjà dans le poème *Am Turm* : »Oh wär ich ein Stück nur von einem Soldaten, So würde der Himmel mir raten ». Johanna, dans *Der einsame Weg*, envie Sala parce qu'il peut librement courir le vaste monde ; et souvent on entend dire par ces jeunes filles schnitzleriennes qu'elles conçoivent le bonheur autrement que dans le simple fait de 'se caser' auprès d'un mari qui veillera à leur bien-être.« Nur weiss ich nicht recht, ob dieses Gefühl der Sicherheit etwas so besonders Wünschenswertes bedeutet.(...)Mir ist manchmal,

als hätt'ich vom Dasein auch noch andres zu erwarten oder zu fordern als Sicherheit – und Frieden... »[26],dit Erna dans *Das weite Land.* Au fil des années on trouve dans la littérature comme dans la réalité pourtant des jeunes femmes bourgeoises qui osent se libérer sans devoir à cause de cela rompre avec leur milieu. Telle Erna, déjà citée, qui n'hésite pas à se donner à l'homme qu'elle aime, tout en sachant qu'il refusera de se lier durablement à elle. Ou encore, dans *Komödie der Verführung,* une des dernières pièces de Schnitzler, Judith et Séraphine qui prennent leur destin en main,- il est vrai grâce à leurs talents d'artiste : l'une est cantatrice, l'autre violoniste. Cette voie était d'ailleurs pendant longtemps la seule offerte à la femme pour gagner une certaine liberté.

Le jeu de l'amour ressemble donc largement à une foire des vanités. La femme, quelle que soit son extractions sociale, cherche toujours à se hisser socialement dans ses relations amoureuses, et – en ce qui concerne les grisettes – vu que ce n'est pas possible, elles tâchent finalement du moins de se 'caser' auprès d'un homme issu de leur couche sociale. Ce qui compte donc chez le partenaire masculin, c'est le prestige social, non pas des qualités intrinsèques. L'homme bourgeois est aimé en tant que représentant de sa caste, celle qui détient les richesses. La femme, en revanche, est recherchée par ce qu'elle est en tant que femme : belle, attrayante. La grande perdante dans cette ronde du libertinage, est la bourgeoise mariable et mariée. On en vient au résultat pervers qu'elle doit, pour être désirée, tirer profit de sa non-disponibilité ! Attrait de sophistication qui ne peut charmer que des mâles lassés par trop de facilité. Si le mariage est pour elle enfin le passeport pour une vie sexuelle, sa vie affective risque de demeurer en friche. Si elle veut quitter la tiédeur indifférente de sa vie conjugale, elle est condamnée au mensonge et à l'isolement. Car les tabous de sa caste lui interdisent formellement de s'ouvrir à une amie ! Le dialogue entre Karl et Emma dans *Der Reigen* est ici fort éclairant. En dehors du fait d'être gérée comme une marchandise – ce qui mène à une situation de rivalité avec ses consœurs – la bourgeoise se trouve confinée dans un isolement de prudence, voulu par son 'seigneur et maître'. Et si le 'faux pas' d'une épouse devait avoir des conséquences, sans que le mari se doute de l'origine de ce dernier, ce problème trouve généralement sa solution sans peine. Contrairement à ce qui se passe pour la grisette non mariée, ici, nul besoin de chercher un père pour l'enfant à naître !

Le constat concernant la bourgeoisie viennoise est donc largement négatif : la grande liberté dont jouissent notamment les hommes n'est pas proportionnelle aux aspirations au bonheur. Malgré les apparences qu'on s'y donne, la bourgeoisie ne sort pas gagnante sur le plan affectif. C'est elle qui est malade, névrosée, pas l'homme simple, qui lui, se consume dans l'accomplissement quotidien de son devoir. On dit que 'l'oisiveté est mère de tous les vices', et il est certain qu'ici elle est mère d'une attente exagérée en matière d'amour et de bonheur. Cette liberté qui conduit au libertinage, semble laisser un grand vide dans l'âme insatiable de ses fils de fondateurs, un gouffre qu'on essaie désespérément de combler avec des aventures amoureuses multiples, tout en sachant que seule la création artistique ou, éventuellement, l'absorption par une tâche prenante, pourrait enrayer ce sentiment d'insatisfaction. Ces jeunes dandies possèdent d'ailleurs souvent des talents artistiques, ils jouent du piano, font du dessin, des vers – à moins qu'ils n'élèvent au rang d'un art de vivre leur façon de vivre ! Trop cultivés pour être gestionnaires, hommes d'affaires, trop riches pour sentir le poids de la réalité, ces jeunes bourgeois des années quatre-vingt et quatre-

[26] op.cit.vol IV,p.337.

vingt-dix se sont réfugiés dans une vie d'amourettes dont ils ne tirent pas plus les ficelles que Schnitzler ne le fait dans la saynète auto-critique *Zum grossen Wurstel* : ici comme là un mystérieux personnage s'apprête à couper les fils à la fin.

En ce qui concerne **l'antisémitisme**, vous pouvez lire mon exposé : *War Hitler ein Zufall ? Zur Geschichte des Antisemitismus in Österreich*, dans le livre paru en juin 1011 : *Von der Doppelmonarchie zur Europäischen Union, Österreichs Vermächtnis und Erbe*, hsg. von Pierre Béhar und Eva Philippoff, Olms 2011. p. 179-199.

Übersicht über die Kunst vor der Jahrhundertwende

Neo-Absolutismus und Liberalismus (1849 – 1880)

Literatur

Es ist eine Zeit der langsamen Übergänge. Nach der Revolution herrscht eine gewisse Stagnation – die Zensur trägt nicht unwesentlich dazu bei.

Nestroy, der 1862 in Graz stirbt, zieht es vor, am Ende seiner Karriere Parodien und Persiflagen zu schreiben, um mit der Zensur keine Probleme zu haben, so z.B. eine *Tannhäuser*-Parodie, eine Hebbel-Parodie : *Judith und Holofernes*. Das Volkstheater nimmt realistische Züge an und verliert das Zauberelement. Friedrich Kaiser (1814 – 1874) kreiert das 'Lebensbild' : *Die Schule der Armen* (1850), *Junker und Knecht* (1850), *Der Schneider als Naturdichter* (1851), usw....

Ludwig Anzengruber (1839 – 1889) erneuert das Volksstück und gibt ihm um die siebziger Jahre starke kirchenfeindliche, liberale Züge. *Der Pfarrer von Kirchfeld* (1870), *Der Meineidbauer* (1871), *Die Kreuzelschreiber* (1872), *Das vierte Gebot* (1877), und ist damit der herausragendste Autor des österreichischen Kulturkampfes.

Am Burgtheater werden nach wie vor Eduard Bauernfelds (1802 – 1890) Salonstücke gespielt. Er ist der Schilderer der gehobenen Bürgerschicht, man geht in seine Stücke – über 80 !- um Umgangsformen zu lernen. *Grossjährig* (1846), *Der kategorische Imperativ* (1851), *Moderne Jugend* (1868), *Aus der Gesellschaft* (1866). Er war ein enger Freund Schuberts, Schwinds, Castellis.

Der jüdische Autor Salomon Mosenthal (1821 – 1870) wird mit seinem biblischen Drama *Deborah* berühmt (1850), er schreibt, der Mode entsprechend, weitere historische Stücke : *Cäcilie von Albano* (1851), *Gabriele von Percy* (1852), aber auch Volkstümliches : *Der Dorflehrer* (1852). Auch der Burgtheaterdirektor Adolf Wilbrandt (1837 – 1911) verfasst zahlreiche historische Stücke: *Nero* (1872), *Arria und Messalina* (1874). (Ein Bild von Hans Makart zeigt die berühmte Burgschauspielerin Charlotte Wolter als Messalina), *Giordano Bruno* (1874). Friedrich Halm, alias Eligius Münch-Bellinghausen (1806 – 1871) ist ein beliebter Burgtheaterautor mit romantischen Stücken wie *Der Sohn der Wildnis* (1842), oder historischen Fresken wie das Erfolgsstück *Der Fechter von Ravenna* (1857). Dieses Theater weist einen Hang zum Monumentalen auf, wie die bildende Kunst in der der Historizismus unumschränkt herrscht.

Auch die großen Prosaautoren waren ursprünglich um Theaterruhm bemüht. Im Wiener Burgtheater aufgeführt werden, war das allgemein angestrebte Ziel aller ernsten Autoren. Saar, Ebner-Eschenbach, Rosegger haben jedoch ihre Lorbeeren als Autoren des poetischen Realismus, als Prosaautoren, errungen. Der Naturalismus fand in Österreich wenig Anklang, wenn nicht in einigen späteren Werken Ferdinand von Saars. Obwohl er sich um die Aufführung seiner Stücke am Burgtheater bemühte, wurde er 1876 mit einem Novellenband berühmt: *Novellen aus Österreich*, (*Marianne, Innocenz, Die Geigerin, Leutnant Burda*...). Auf historischem Zeithintergrund angesiedelt ist die Novelle *Vae Victis* (1876), die das Schicksal des österreichischen Offiziers nach der Niederlage von 1859 und das Aufsteigen der liberalen Politiker des Bürgerministeriums schildert. Ein jüdisches Schicksal zwischen Tradition und Assimilation zeichnet er in *Seligmann Hirsch* (1889). Sehr oft stehen Frauengestalten und ihr einfühlsam geschildertes Gefesseltsein durch die gesellschaftlichen Konventionen im Vordergrund (*Der Exzellenzherr, Ginevra, Schloss Kostenitz*).

Marie von Ebner-Eschenbach (1830-1916) will ebenfalls Lorbeeren auf der Bühne ernten, und wird ebenfalls mit ihren Novellen berühmt. *Erzählungen* (1875) ; *Bozena* (1876) (das Schicksal einer Bedienten und ihrer Herrschaft, einer neureichen Weinhändlerfamilie, die in den Adel einheiraten will). *Dorf und-Schlossgeschichten*,(1883) die nicht nur den Adel aus Ebners Umgabung, oft kritisch ! schildern, sondern auch Gestalten aus dem Volk aus der mährischen Umgebung ihres Stammschlosses Zdislawitz . *Das Gemeindekind* (1887) stellt eine Antwort auf die Philosophie der Naturalisten dar : Dank seiner Willenskraft kann der Mensch auch die ungünstigsten Umstände aus Geburt und Umgebung überwinden. Pawel gelingt es als Sohn eines Mörders, dank seines aufrechten Charakters und mit Hilfe des Dorflehrers, alle Widerstände der dörflichen Umgebung zu brechen, und ein anständiger Mensch zu werden. Die bekanntesten Novellen sind die von Mitleid für die leidende Kreatur – ob Mensch, ob Tier – geprägten Geschichten : *Er lasst die Hand küssen* (Gegen die Prügelstrafe auf den adeligen Feudalbesitzen) und die Tiergeschichten *Krambambuli* und *Die Spitzin.*

Peter Rosegger (1843-1918), der vielgelesene Heimatdichter der steirischen Waldheimat wird 1875 mit seinem Roman *Aus den Schriften des Waldschulmeisters* berühmt. Man entdeckt überhaupt die Regionalliteratur, auch aus den entlegeneren Gebieten der Monarchie, so z.B. Karl Emil Franzos, (1847 – 1905), der das – hauptsächlich jüdische – Leben in Ostgalizien und der Bukowina zeigt. Leopold Kompert (1822-1886) stammt aus dem Ghetto des böhmischen Münchengrätz. Seine Novellensammlungen betiteln sich *Aus dem Ghetto, Böhmische Juden*.... Auch Leopold von Sacher-Masoch (1836-1895) stammt aus Ostgalizien, dessen Ambiente in seinem – aus anderen Gründen berühmten Werk – mitschwingt. Im Gegensatz zu Franzos un Kompert ist er kein Jude. Ausser der berüchtigten Novelle *Venus im Pelz* wollte er einen Romanzyklus mit dem sprechenden Titel *Das Vermächtnis Kains* verfassen.

Auch eine Frauenliteratur entsteht. Ada Christen, alias Christine Breden (1844-1901), verdanken wir die als skandalös verschrienen *Lieder einer Verlorenen*. Rosa Mayreder (1858-1938) schreibt frauenrechtlerische Romane und ist zugleich Malerin. Bertha von Suttner (1843-1914) ist nicht nur die Verfasserin des Romans *Die Waffen nieder*,(1889) und Friedensnobelpreisträgerin,(1905 als erste Frau), sondern zahlreicher weiterer Romane, mit denen sie eine beträchtliche Zeitspanne ihren Lebensunterhalt bestritt.

Eine spezifisch Wienerische Kunst ist das Feuilleton, die kulturelle Glosse, die in der renommierten *Neuen Freien Presse* 'unter dem Strich' erscheint. Der berühmteste Inhaber dieser Rubrik war Daniel Spitzer (1835-1893). Seine witzig-bissigen *Wiener Spaziergänge* sind heute noch anregend zu lesen. Ferdinand Kürnberger (1823-1879) war ebenso geschätzt. Er verfasste auch einen Roman über Nikolaus Lenau : *Der Amerikamüde*. Weiter Namen sind Friedrich Schlögl und Ludwig Uhl.

Bildende Kunst

Es ist die Zeit des Historizismus, eine Epoche, in der man anstatt eines eigenen Stils alles, was in der Kunstgeschichte als schön galt, sich nachzuahmen bemühte. Man nennt es auch die Gründerzeit, da mit der Basis des modernen Wirtschaftssystems auch das Neue Wien entsteht. Wahrzeichen für die tiefgreifende Wandlung ist die Schleifung der Bastei, der alten Stadtumwallung, und die Errichtung der Ringstrasse mit den offiziellen Prachtbauten wie das Rathaus (Friedrich Schmidt), die Votivkirche im gotischen Stil (Theodor Ferstel), das Parlament im klassischen Stil (Theophil Hansen), Burgtheater und Museen im Renaissancestil (Semper und Hasenauer) , - die Oper im Renaissancestil von Siccardsburg und Van der Nüll gefiel den Wienern und dem Kaiser nicht : Van der Nüll beging Selbstmord.....Nur die Postsparkasse von Otto Wagner, eines der letzterrichteten Gebäude, weist auf die Moderne hin.

Auch in der Malerei ist man der italienischen Renaissance verpflichtet. Hans Makart (1840-1884) gab der Epoche sogar seinen Namen, man spricht vom 'Makartstil'. Seine historisierenden Bilder wie *Einzug Karl V. in Antwerpen* erregten großes Aufsehen, und die Damen der gehobenen Gesellschaft ließen sich gerne als Akt auf einem seiner historischen Gemälde verewigen. Makart inszenierte auch den historischen Festzug zu Ehren der silbernen Hochzeit des Kaiserpaares 1876. Heute gilt Makart als Epigone und als Kuriosität. Anton Romako (1832-1889) hingegen kann als Vorläufer des Impressionismus betrachtet werden. Bleibendes Kulturgut sind die Stadtansichten Wiens von Rudolf von Alt (1812-1905). Sein impressionistisch getönter Realismus gibt eindringlich genau das Wien dieser Tage wieder.

Musik

Wien bleibt auch nach der großen Blütezeit der Klassik und Romantik eine Metropole der Musik. Johannes Brahms (1833-1897) lässt sich in Wien nieder und wird von dem berühmten Musikkritiker Hanslik gegen Wagner ausgespielt. Anton Bruckner (1824-1896), zuerst Organist im Stift Sankt Florian (Oberösterreich), schreibt seine neun monumentalen Symphonien hauptsächlich in Wien, und der aus Mähren gebürtige Gustav Mahler (1860-1911) setzt Marksteine für die kommende Musik. Eigentlich ist aber die Periode des Neo-Absolutismus und Liberalismus die der Operette. Franz von Suppé (1819-1895) *Die schöne Galathé* (1865) *Bocaccio* (1879) Karl Millöcker (1842-1899) *Der Bettelstudent* (1882), Karl Zeller (1842-1898) *Der Vogelhändler* (1891) Richard Heuberger (1850-1914) *Ein Opernball* (1898). Vor allem aber der Walzerkönig Johann Strauss (1825-1899) : *Die Fledermaus* (1874), *Eine Nacht in Venedig* (1883), *Der Zigeunerbaron* (1885), um nur seine größten Operettenerfolge zu nennen. Der Walzer *An der schönen blauen Donau* wurde 1867 in der Krise nach Königgrätz und dem Ausgleich mit Ungarn aufgeführt, und gefiel zuerst mit einem unpassenden Text gar nicht – später wurde er mit einem neuen Text so etwas wie die heimliche Hymne Österreichs. Der Vollständigkeit halber seien die Erneuerer der Musik der

nächsten Generation hinzugefügt : Arnold Schönberg (1874-1951), der Erfinder der atonalen Musik, Alban Berg (1885-1935) mit den modernen Opern : *Wozzek* und *Lulu.*

Literatur und Kunst um die Jahrhundertwende

Hier soll das Jahr 1897 für unsere Betrachtung als Bezugspunkt dienen. Es war für Österreich in mancher Hinsicht ein Schicksalsjahr.

Politisch :

Im Reichsrat bedeutete es die absolute Niederlage der Liberalen und den Sieg aller antisemitischen Kandidaten, aber auch den Einzug der ersten 14 sozial-demokratischen Abgeordneten in den Reichstag.

In Wien bedeutete es den Einzug Dr. Karl Luegers als Bürgermeister, nachdem Kaiser Franz-Josef zweimal seine Ernennung verweigert hatte.

Die Sprachenverordnungen für Böhmen und Mähren mit den schweren politischen Konflikten.

Außenpolitisch : Kaiser Franz-Josef stattet Zar Nikolaus II in Petersburg einen Besuch ab , und man trifft ein mündliches Abkommen über den status quo am Balkan.

Auf **gesellschaftlicher Ebene** : Der 1. Zionistische Kongress in Basel, die Inbetriebnahme der ersten elektrischen Straßenbahnlinie vom Schottentor in Wien nach Dornbach (ein Vorort.) Die Inbetriebnahme des Riesenrades im Prater. Die Promovierung von Gabriele Possaner als erste Frau zum Doktor der gesamten Heilkunde.

Auf dem Gebiet der **Kultur** : Freud arbeitet an *Der Traum und seine Deutung*, Gustav Mahler wird Direktor der Wiener Oper. Arnold Schönberg komponiert dir ersten atonalen Musikwerke. Otto Wagner erbaut seine berühmten Jugendstilgebäude. Gründung der 'Sezession' unter Leitung von Gustav Klimt.

In die **Literatur** ist das Jahr 1897 sozusagen symbolisch eingegangen durch die Demolierung des Café Griensteidl in Wien, neben der Burg ; ein Café, in dem sich seit langen Jahren alles traf, was in Literatur und Kultur Rang und Namen hatte. Auch der alte Hofrat Grillparzer las dort noch seine Zeitung. Das Café wurde in den neunziger Jahren jedoch die Wiege der modernen Wiener Literatur um Schnitzler, Hofmannsthal und Bahr, was man die 'Wiener Schule' nennt. Dieses Ereignis veranlasste Karl Kraus zu einem satirischen Pamphlet auf die junge Literaturszene : *Die demolirte Literatur*, während die jungen Literaten sich das Café Central, nicht weit vom Griensteidl, zum neunen Stammcafé erwählten.

1897 war auch ein Schaffenshöhepunkt für den 23 Jahre alten Hugo von Hofmannsthal, der im Sommer dieses Jahres in einigen Wochen seine reifsten Jugenddramen *Das kleine Welttheater*, das Dramolett *Der weisse Fächer*, und das Versdrama *Der Kaiser und die Hexe* verfasste, die Werke *Madonna Dianora* (*Die Frau im Fenster*) und die *Hochzeit der Sobeide* entwarf. Hugo von Hofmannsthal, Brennpunkt der jungen Künstler, die man unter dem Namen 'Jung Wien' zusammenfasste, war eines Spätnachmittages 1891, 16 Jahre alt, von seinem Vater ins besagte Café mitgebracht worden. Er wurde Hermann Bahr vorgestellt, der von dem dichtenden Wunderkind hellauf begeistert war. ('Goethe auf der Schulbank' !)Von nun an war sein Schnellaufstieg in der Wiener Literatur unaufhaltsam im Gange. 1891 hatte

der Schüler – er maturierte erst 1894 – anonym (Schüler durften nicht veröffentlichen) das Renaissancedramolett *Gestern* herausgebracht, und seine neugewonnenen Freunde in Begeisterung versetzt. « So jäh, so jeftig und so weit hat lange nichts in Wien gewirkt, als dieser knappe Akt von raschen scheuen Versen. Alle Gruppen der Moderne, sonst tausendfach entzweit, wetteifern an Jubel und Begeisterung », schreibt Hermann Bahr 1892, und er sieht in dem Werk die Überwindung des « Zolaismus, Barrès und Maeterlinck », sieht hier « das Moderne » geboren. « Hofmannsthal erlebt mit den Nerven, den Sinnen, mit dem Gehirn. Der Naturalismus, den wir noch nicht haben, schon nicht mehr haben, ist überwunden ! » Und Arthur Schnitzler vermerkt nach der Lektüre von Gestern in seinem Tagebuch: »Man bekam eine neue Zärtlichkeit für seine Neurose ».

Bei Hofmannsthal wird ganz unverkennbar der Ton der « Moderne » angeschlagen : Symbolistisches Erbe (Maeterlinck), Impressionismus, Gegensatz zum Naturalismus : Erleben, Hingeben an das Erleben mit allen Sinnesorganen – aber auch, von Schnitzler trefflich bezeichnet : Isolation, Narzissmus und nervöse Überempfindlichkeit. Worum handelt es sich bei dem aufsehenerregenden Werkchen ? *Gestern* ist eine Art Drame-proverbe (Moralität) à la Marivaux. Die These, die es zu erläutern gilt, ist eben (schon) die, dass das impressionistische Erleben, das dem Augenblick-Hingegebensein Gefahren in sich birgt ; dass der ausschließliche Genuss der Schönheit vom Ethischen her gestört werden kann – und soll ! Arlette, Andreas' Geliebte, erweist sich als ungetreu – und das schöne Gestern eben nicht unbedingt mit dem Heute identisch. Der Dekor ist noch historisch : Renaissance. Die Personen : junge Adelige und Patriziersöhne, kurz, Hofmannsthals Milieu in historischer Verkleidung. Jene Söhne der Ringstrassenerbauer, die, finanziell gesichert, das Erbe ihrer Väter unter deren wohlwollendem Blick genießen. Die Anforderung an die Väter war noch gewesen, zu erringen, zu bauen – ihre Adelsdiplome sind oft relativ neu – die Söhne sollen studieren, sich den schönen Künsten weihen. Die Welt des Geldes und der Politik ist eine hässliche Welt, man will sich loskaufen vom Makel des Spekulantentums (1873 der Börsenkrach !). Da sich politische Betätigung dem Wiener Bürgertum als eine wenig erstrebenswerte Tätigkeit darstellt –(Nationalitätenstreit, Antisemitismus), und der Bürger von direkter politischer Mitsprache noch ausgeschlossen ist (das allgemeine Wahlrecht wurde erst 1907 eingeführt), ziehen die Söhne eine Beschäftigung mit Kunst und Literatur vor. Die Liberalen, die in den neunziger Jahren endgültig ihre Macht eingebüsst haben, ziehen es eben vor, in die Literatur zu gehen, als Journalisten, Literaten – ins Café ! – oder in die Budapester Freimaurerlogen. (Das Freimaurertum ist in Cisleithanien verboten).

Peter Altenberg (1859-1919),der Bohemien der Wiener Literaturszene, gibt vom Café jene amüsante und treffende Charakteristik, die in der Anthologie auf Seite 308 zu finden ist.

Hermann Bahr warnt in einem Artikel aus dem Jahre 1891 vor diesem unvermeidlichen, aber gefährlichen Ort : « Das Wiener Kaffeehaus verschlingt unsere Intelligenz und unsere Bildung. In diesem dunstigen, rauchigen Schlunde liegt unser literarisches Leben begraben. » Ottokar Stauf von der March, ein Vertreter völkischer Ideen, zu Besuch in Wien, nennt das Café Griensteidl einfach 'Café Grössenwahn' ». In diesem spezifischen Milieu kennt man einander – und liebt einander nicht unbedingt. Die hier genannten Namen sind jene, die in Schnitzlers Tagebüchern unter dem Namen 'Jung-Wien' vorkommen ; eine Gruppe, der Hermann Bahr (1863-1934) zu dauernder Geltung verhalf. Dieses Jung-Wien war nicht nur eine Clique um Schnitzler(1862-1931), Richard Beer-Hofmann (1866-1945), Felix Salten (alias Salzmann, (1869-1947), Hugo von Hofmannsthal (1874-1929), sondern eine stattliche Liste

von Namen, die heute zwar weitgehend vergessen sind, damals aber die 'Fusstruppe' für die obengenannte Elite bildeten. Als Kuriosum sein Felix Dörmann mit seinem Werk *Neurotika* genannt, ein Werk, das von der Zensur verboten wurde, und dessen Titel aus einer aufschlussreichen Verquickung von 'Neurose' und 'Erotik' besteht.

Hermann Bahr, 1863 in Linz geboren, war der große Propagator von allem Neuem. Er war dabei nicht wählerisch. Wenn es nur neu war ! Von völkischen Anfängen – er hatte bei einer Wagner-Gedenkfeier als grodßeutscher Student Skandal erregt – gelangte er ohne Mühe zum Symbolismus, zur zerebralen Kunst Mallarmés und Paul Bourgets ; und sogar die Verbreitung der neuen Kunst in Arbeiterkreisen lag ihm am Herzen. 1890 forderte er – was die Sezessionisten in der bildenden Kunst forderten - : « Wir wollen wahr werden....Wir wollen die faule Vergangenheit von uns abschütteln, die(...)unsere Seele im fahlen Laube erstickt. Gegenwart wollen wir sein(...)Wir können kein Himmelreich versprechen. Wir wollen nur, dass das Lügen aufhöre, das tägliche Lügen. » (Siehe Text Seite 310). Und schon tauchen die Postulate des literarischen Impressionismus auf : « Ja, nur den Sinnen wollen wir uns vertrauen, was sie verkünden und befehlen. Sie sind die Boten von draußen, wo in der Wahrheit das Glück ist. » - Also weg mit den historischen Verkleidungen, mit dem falschen Pathos historisch-patriotischer Theaterstücke, mit der verlogenen Atmosphäre misslicher Gebrauchsliteratur – insoweit meint man fast die Ansprüche der Naturalisten zu vernehmen, wenn nicht jener Absatz über die Vorherrschaft der Sinne wäre. Es ist durchaus richtig, dass Österreich sozusagen keinen Naturalismus hatte. Vom poetischen Realismus Saars , Marie von Ebner-Eschenbachs, Ludwig Anzengrubers, gelangte man direkt zur ' Moderne ' mit Hofmannsthal und Schnitzler. » 'Sensationen'(im französischen Sinn), mit verschärften Sinnen erfassen. Mit geübten Nerven genießen(...), nach neuen Sensationen botanisieren », fordert Bahr ; d.h. nicht Gefühl, nicht Überlegung, Wollen – sondern : Sein, Fühlen und Aufnehmen !

Der Impressionismus – ein Schlagwort, das von den Literaten selbst nicht gebraucht wurde, hatte seine philosophische Untermauerung im Werk des Philosophen Ernst Mach (1838-1916) *Analyse der Empfindungen* (1888), das dem platonischen Dualismus von Geist und Materie diametral entgegengesetzt ist. Es gibt kein greifbares festes Ich, das menschliche Bewusstsein ist nur ein ständiger Strom von Empfindungen. Es gibt keinen archimedischen Punkt, der es erlaubt, das Reale von den Erscheinungen zu unterscheiden. In der *Modernen Rundschau* schreibt Hofmannsthal 1891 : « Uns pflegt Glaube und Bildung, die den Glauben ersetzt (...)zu fehlen. Ein Mittelpunkt fehlt, es fehlt die Form, der Stil. Das Leben ist uns ein Gewirre zusammenhangloser Erscheinungen ; froh, eine tote Berufspflicht zu erfüllen, fragt keiner weiter. Erstarrte Formeln stehen bereit. Durch das ganze Leben trägt uns der Strom des Überlieferten. Zufall nährt uns, Zufall lehrt uns (...)Man ist ein Schatten. »[27]

Das Thema der Schattenhaftigkeit, des ungelebten Lebens, des Traumlebens, ist das Hauptthema und das Hauptanliegen jener Wiener Literatur um 1900. Bei Hofmannthal zuerst fein analysiert, und dann immer brennender als Problem, als Unrechtmässigkeit empfunden. Bei Schnitzler getreu registriert und warnend dargestellt ; bei Kraus (1874-1936), dem Jeremias der österreichischen fin-de-siècle-Szene, mit Feuerzungen gegeißelt – ein unablässiger Warner und Mahner. Arthur Schnitzler stellt den Impressionismus 1893 in seiner Szenenreihe *Anatol* dar – eine Art Gegenstück zu *Gestern*, auf erotischem Gebiet.

[27] Cité d'après *Jugend in Wien*, Katalog der Ausstellung des Deutschen Literaturarchivs im Schiller-Nationalmuseum Marbach a.N. München, 1974, p.143.

Anatol, der junge Lebemann, gibt sich dem Liebesglück in acht Episoden jedes Mal mit all seinen Sinnen hin, aber eben nur mit den Sinnen, auch wenn das Herz vorgibt, dabei mitzuspielen. Sein Schicksal bleibt das eines Dandies, der jeder moralischen Bindung abhold, letztlich, trotz Sinnengenuss, gefühlsmäßig leer ausgeht. Er erlebt assoziativ – zwar jedes Mal so voll und ganz wie nur möglich – aber eben immer dasselbe, ohne sich zu ändern oder dazuzulernen. Der konstruktive Wille fehlt. Was diese Haltung ergibt, wenn der Partner, bzw. die Partnerin, die Bindung ernst nimmt, hat Schnitzler in dem Stück *Liebelei* (1894) gezeigt. Der Ausgang ist letal, für beide Partner. 1897 nahm Schnitzler das Thema der Bindungsunfähigkeit, des erotischen Impressionismus, in *Der Reigen* nochmals auf, ein Werk, das erst 1921 aufgeführt werden konnte, und lange noch Skandal erregte. Was in der Operette *Die Fledermaus* (1874) von Johann Strauss zur Lebensphilosophie erhoben wird : « Glücklich ist, wer vergisst, was nicht mehr zu ändern ist » - stellt in gewissem Sinne Hofmannsthal als Prolog vor Schnitzlers Episodenreihe *Anatol* :

« Also spielen wir Theater/Spielen unsre eignen Stücke/Frühgereift und zart und traurig/Die Komödie unsrer Seele/Unsres Fühlens Heut und Gestern/Böser Dinge hübsche Formel/Glatte Worte, bunte Bilder/Halbes, heimliches Empfinden/Agonien, Episoden... »

Das Thema des schattenhaften, schuldhaft ungelebten Lebens des Ästheten, des Dandies, liegt dem gesamten Jugendwerk Hofmannsthals bis zur 'Chandos-Krise' (Ein Brief, 1902) zugrunde. Schon in *Gestern* warnte er vor den bösen Überraschungen, die den ästhetischen Impressionisten erwarten können. 1892 in dem Kurzdrama *Der Tod des Tizian* verweist der Tizianschüler Gianino auf das bedrohlich vegetative Vorhandensein der Stadt, des Volkes, zu Füssen der feudalen Abgeschiedenheit des Parks hin, wo Tizian seinem Ende entgegenharrt. Aber klar ausgesprochen wird das brennende Bedauern über das schemenhafte Leben des Ästheten im Versdrama *Der Tor und der Tod*.

« Was weiß denn ich vom Menschenleben ? » fragt sich Claudio, der junge Bürgersohn, « Bin freilich scheinbar drin gestanden. Aber ich hab es höchstens verstanden/ Konnte mich niemals darein verweben/ Hab mich niemals daran verloren/ »...

Kunstgenuss, Liebe, Freundschaft, Mutterliebe, nichts wusste er anzunehmen und zu beantworten. Erst die frühe Todesstunde reißt ihn aus seinem bindungslosen Dämmerzustand. Und angesichts der Weigerung des Todes, ihm eine weitere Bewährungsfrist zu gewähren, schickt er sich ins Unvermeidliche mit Hilfe des Paradoxes : « Da tot mein Leben war, sei du mein Leben, Tod ! »

Das ungelebte Leben und die desto tragischere Todesnähe sind permanente Themen der Wiener Moderne. Noch 1910 in Schnitzlers Drama *Das weite Land* wird gesellschaftlicher Schein plötzlich zum unwiderruflichen Sein ; das unverantwortliche Spiel zum Ernst. In *Traumnovelle* (1925) klingt das Thema ungebrochen durch, und in der im gleichen Jahr wie *Liebelei* und der *Tor und der Tod* verfassten Novelle *Sterben* wird dem ästhetischen Kokettieren mit dem Tod die Maske abgerissen. Für Hofmannsthal wird die Forderung nach Lebenserfüllung, nach Teilnahme an allem Menschlichem zum Grundanliegen seines Werkes. Nicht ästhetisches Außenseitertum – und somit nicht die Geste des auserlesenen Dichters, wie sie Stefan George vertrat – sondern Implikation, Verwandlung, sind sehr bald die Losungsworte Hofmannsthals : « Ich will die Treue lernen, die der Halt von allem Leben ist », verspricht schon Claudio in *Der Tor und der Tod*. Und dieses Versprechen wird allen Figuren in den späteren Stücken abgenommen. In den Paralleldramen *Die Hochzeit der Sobeide* und

Der Abenteurer und die Sängerin wird jeweils demonstriert, dass die offizielle, Treue und Nachkommenschaft verbürgende - die Ehe- die richtige und absolut einzuhaltende Bindung ist. Während Sobeide über den geschlossenen Ehebund hinaus am Festhalten an ihrer früheren Liebe strauchelt, lässt sich Vittoria, als positives Gegenbeispiel, von ihrem ehemaligen Liebhaber, dem Abenteurer, nicht mehr verführen.

Nicht nur die zwei Grossen haben dieses Thema behandelt und abgewandelt, auch Richard Beer-Hofmann hat in dem 1898 erschienenen Roman *Der Tod Georgs* das Thema des unerfassten, ungelebten Lebens dargestellt. Und dann auch hier das plötzliche Aufrütteln durch den Tod : « In Allem hatte er nur sich gesucht und sich nur in Allem gefunden. Sein Schicksal allein erfüllte sich wirklich, und was sonst geschah, geschah weit weggerückt, wie auf Bühnen, Gespieltes, das, wenn es von Andern erzählte, nur von ihm zu reden schien(...) Hochmütig hatte er sich von den Andern geschieden, die für ihn spielten, und nie gedacht, dass das Leben – ein starker Gebieter – hinter ihn treten und ihn fassen und drohend ihm zuherrschen konnte : 'Spiel mit !' »[28]

1895 war das Thema von Leopold von Andrian (1875-1951) in *Der Garten der Erkenntnis* aufgegriffen worden. Andrian war der Dandy par excellence, der lebensferne Ästhet, Hypochonder, hilflos, ein überfeinerte Aristokrat. Hofmannsthal bewahrte ihm seine ständige Zuneigung, während Kraus sein Vitriol über ihn ausgoss. Hofmannsthal selbst qualifizierte das zartbesaitete Büchlein als 'Das deutsche Narcissusbuch', und Karl Kraus betitelte es bündig als « der Kindergarten der Unkenntnis »[29] ! Auch vom Ausland, dem mitten im Naturalismus steckenden Deutschland, meldete sich Kritik an dieser – so Kraus- « wunderlichen Kombination von heimlichen Nerven und unheimlicher Arroganz » bei den Jung-Wienern. Im *Musen Almanach* auf das Jahr 1894 ist die Rede von einem « trägen Epikuräertum, das vor seinem nichtsnutzig-vielgeschäftigen Dilettantismus errötet(...). Diese Müdigkeit und Blasiertheit(...), diese Selbstbetrachtung, Selbstbetastung(...). Sind sie nicht vom allerfeinsten Schaum des Modernen ? »[30] heißt es dort. Selbst die Wiener witzelten über die elitäre Geste der Erlesenheit ihrer jungen Poeten. Im Zuge der von Kraus eingeleiteten Satirestimmung musste auch Hofmannsthals etwas hermetisches Gedicht *Lebenslied* Spott über sich ergehen lassen, und man sang die Strophen nach der populären Melodie des *Fiakerliedes* von Gustav Pick !

« Den Erben lass verschwenden/An Adler Lamm und Pfau/Das Salböl aus den Händen/Der toten alten Frau/ ».... Auch dies ein Zug der Wiener Geisteshaltung. Wo das Leben zu 'einer versäumten Gelegenheit ' degradiert worden war, fehlt der sture Ernst, das tragische Sich-ernst-Nehmen, das anderswo hoch im Kurs steht.

Es ist hier nicht möglich, auf Sigmund Freud (1856-1939) einzugehen. Es besteht aber ein tiefer Zusammenhang zwischen seinen epochemachenden Entdeckungen und der Wiener Literaturszene. Er selbst war sich des Zusammenhangs bewusst, als er Schnitzler zu seinem sechzigsten Geburtstag gratulierte und auf die Ähnlichkeit ihrer Bemühungen um das Aufdecken der menschlichen Seele hinwies. Schnitzler war erfreut und fühlte sich geehrt. Hofmannsthal war da anderer Meinung. Er schreibt 1908 : « Freud, dessen Schriften ich sämtlich kenne, halte ich abgesehen von fachlicher Akribie (der scharfsinnige jüdische Arzt)

[28] Ibid. p. 176.
[29] Ibid. p. 161.
[30] Ibid. p. 158.

für eine absolute Mediocrität voll bornierten, provinzmäßigen Eigendünkels. » Sogar was den impressionistischen Menschen betrifft, besteht ein enger Zusammenhang zwischen der Psychoanalyse und der Wiener Literaturszene. Durch die Entdeckung des Unbewussten hat Freud den Glauben an ein rationales Ich ins Wanken gebracht, und damit den Menschen in seinem Stolz getroffen. Es war die dritte Erschütterung dieser Art nach Kopernikus und Darwin.

Abschließend eine kurze Zusammenfassung der tragenden Geistesströmungen dieser Zeit :

Impressionismus – Ästhetizismus - Dekadenz - Symbolismus – Mystizismus.

Über den **Impressionismus** wurde schon gesprochen: Der Mensch ist nur ein Gefäß für stets wechselnde Empfindungen und Eindrücke. Es resultieren daraus einerseits eine Aufwertung des Augenblicks, aber anderseits Losbindung von Vergangenheit und Zukunft, und daher Verantwortungslosigkeit.

Ästhetizismus: Es ist das, was Hermann Broch als das 'Wert Vakuum' bezeichnete. Ein Schwelgen im ererbten Schönen, ein Gefühl des Reichtums,- Genießertum, Dandytum, mit einem Wort : Ästhetik anstatt Ethik. Typisch dafür ist der Ringstrassenstil: Ein Konglomerat der verschiedensten europäischen Repräsentationsstile. Die aus dem Barock stammende eingeborene Prunkfreude der Österreicher kommt diesem Gefühl entgegen. Im Theater liebt man prunkvoll ausgestattete historische Dramen. 1867 wird anlässlich der silbernen Hochzeit Kaiser Franz-Josefs ein Triumphzug in historischen Kostümen der Renaissance veranstaltet, an dem alles, was in Wien Rang und Namen hat, teilnimmt. Das Leben wird als Spektakel, womöglich als Schönes, empfunden. Auch hier besteht die Gefahr, dass die Verbindung mit der Realität verlorengeht.

Dekadenz: Wenn nur der Augenblick gilt, sind Verantwortungslosigkeit für Zukunft und Gleichgültigkeit für die Vergangenheit die Folge. Ein Rückzug in die eigene Psyche findet statt, Unlust oder Unfähigkeit zum Handeln charakterisieren den Zustand. Man ist altklug und von raffinierter Naivität; was gilt, sind Subtilitäten und Nuancen. Abwendung vom Konkreten, ein Hang zum Allumfassenden, Großartigen tritt zutage. Die Symphonien Bruckners und vor allem Gustav Mahlers drücken diese Zeitstimmung ganz besonders deutlich aus. Es herrscht das Gefühl, einer Endzeit anzugehören; man wird Zuschauer. Bei Hofmannsthal heißt es : « Wir haben nichts als ein sentimentales Gedächtnis, einen gelähmten Willen und die unheimliche Gabe der Selbstverdoppelung. Wir schauen unserem Leben zu. [31] »

Symbolismus : Von Frankreich ausgehend : Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Mallarmé. 1886 eröffentlichte Jean Mauréas das Manifest des Symbolismus. Von Stefan George wurde die Strömung, die ein zweck-und moralfreies Ideal der 'reinen Dichtung' vertritt, nach Deutschland gebracht. Auch hier ist der Realitätsverlust bezeichnend. Jedes Ding ist Symbol. Der frühe Hofmannsthal ist ohne Zweifel von dieser Strömung geprägt, obwohl er sich bald um Rückgewinnung von Realität und Moral bemüht. « Dem Kind ist alles Symbol, der Dichter vermag nichts anderes zu erblicken », heißt es bei Hofmannsthal (*Ad me ipsum*, 1916). Worte sollen nur gebraucht werden, wenn sie diese fundamentale Symbolkraft besitzen. (Der Magier, der Dichter in *Das kleine Welttheater*). « Worte sind versiegelte Gefäße des

[31] Ibid.p. 145.

göttlichen Pneumas, der Wahrheit ». Der Dichter befindet sich in einer Art mystischer Erleuchtung, wo er die inneren Zusammenhänge zwischen allen Dingen spürt. Auch in der 'Präexistenz' ist dieser Zustand vorhanden. « Nur Künstler und Kinder sehen das Leben wie es ist. Sie wissen, was an den Dingen ist. Sie spüren im Fisch die Fischheit, im Gold das Wesen des Goldes, in den Reden die Wahrheit und die Lüge(...)Sie sind die Einzigen, die das Leben als Ganzes zu fassen vermögen. »(*Ad me Ipsum*) Die Gebrauchssprache erweist sich als völlig unzulänglich, nur die 'magische Sprache' ist angebracht. Nach der Sprachkirse und den 'Chandos-Brief' leistet Hofmannsthal auf diese magische Sprache Verzicht, und bemüht sich um das Soziale mit der Alltagssprache in seinen Komödien. Das Symbolhafte wird dann in die Gebärdensprache (und die Musik !) verlegt.

Mystizismus - Der Glaube an einen gemeinsamen Urgrund allen Seins. Das indische 'Tat twam asi', die Lehre von der Identität allen Seins. « Drei sind eins, ein Mensch, ein Ding, ein Traum », heisst es bei Hofmannsthal in den *Terzinen über die Vergänglichkeit*. Die Gestalten der 'Eingeweihten', wie der Wahnsinnige aus dem *Kleinen Welttheater*, Elis Fröböm, Torbern aus *Das Bergwerk von Falun* und Sacromozo aus dem *Andreas*-Fragment gehen diesen mystischen Weg. Im Chandos-Brief heißt es : « Mir erschien damals in einer Art von andauernder Trunkenheit das ganze Dasein als eine große Einheit. Geistige und körperliche Welt schien mir keinen Gegensatz zu bilden ». Alles war – vor der Krise – gleichbedeutend, das Kleine und das Grosse. Daher die Austauschbarkeit der Identität. « Eine Gießkanne, eine auf dem Feld verlassen Egge, ein Hund in der Sonne, ein ärmlicher Kirchhof, ein Krüppel, ein kleines Bauernhaus, alles dies kann das Gefäß meiner Offenbarung werden. »(Siehe Text in der Anthologie, p.333). Aber eben dieser Zustand geht dem Briefschreiber verloren. Auch hier besteht die Gefahr des Realitätsverlustes und der Unverbindlichkeit, die sich durch einen Verlust der Sprache andeutet, und zur Veranlassung des *Briefes* wird. Wenn Hofmannsthals Jugendwerk als perfekter Ausdruck eines gewissen geistigen Zustandes seiner Zeit verstanden werden kann, so ist sein weiteres Werk ein heroischer Kampf zur Überwindung seines Jugendwerkes.

Bildende Kunst

Auch auf diesem Gebiet ist das Jahr 1897 ein einschneidendes Datum. Am 3. April dieses Jahres trat eine Gruppe von 19 Malern aus der Wiener Künstlergenossenschaft aus und vereinigte sich zur 'Sezession'. Ihr Wortführer und Präsident war Gustav Klimt (1862-1918). 'Sezession' – ein sprechendes Wort ! Wovon wollte man sich absetzen, distanzieren ? Man wollte vom Stil der Väter, der 'Gründer', vom akademischen Ringstrassenstil wegkommen und Neues schaffen. Wie bekannt, zeigten die Bauten der Ringstrasse eine museale Stilvarietät, bei der Maler, Bildhauer und Kunstgewerbler alle Hände voll zu tun hatten, um die historisch getreuen Nachahmungen auszuführen. Die Wiener Größen auf dem Gebiet der Malerei hießen damals Anselm Feuerbach, Carl Rahl, Franz Matsch, Hans Makart, und auch noch der junge Klimt arbeitete in der akademischen Manier mit. Er war an den Fresken im Burgtheater beteiligt und malte das 'Globe Theater in London'. Einige Jahre später waren diese Zeit und dieser Stil radikal überwunden, und die Welt der Väter Vergangenheit. Die Jungen wollten keinen Plüsch und keinen Stuck, keinen Schein und keinen Prunk. Sie wollten sich auf keinen Stil besinnen, sie wollten Licht, Luft, Bewegungsfreiheit.

Wenn die Sezessionisten mit dem ästhetischen Eklektizismus ihrer Väter auch aufräumten, so schöpften auch sie nicht gerade aus dem Nichts. Schon im Vorjahr waren ihnen die Münchner mit der Gründung einer Secession vorausgegangen, deren Zeitschrift '*Pan'* betitelt

war. Pan stand für Naturkräfte, für die Natürlichkeit. Die Wiener Sezessionisten nannten ihre Zeitschrift *Ver Sacrum*, der heilige Frühling. Sie suchten in ihrer Kunst einfache Linien, unrealistische, flächige Behandlung. Ausdruck der Kraft, heilige Stille. (Pas d'illusion, pas de profondeur, pas de perspective, des lignes plates, ornementation végétale). Kein fotografischer Realismus, Ornament, statt Verzierung. (ornements organiques au lieu de décors rapportés). Expression statt Illusion. Man gab sich mit Vorliebe nackt, ohne historische Verkleidung, ohne neckische Schleier oder Blattzipfel.

Woher kamen die Einflüsse ? Der japanische Farbholzschnitt, den man vor kurzem erst entdeckt hatte, war vorbildlich für diese expressive Linienkunst. Für die Farbgebung sind es die französischen Symbolisten : Odilon Redon, Gustave Moreau, Puvis de Chavannes. Von England kamen Einflüsse von den Präraffaeliten : William Morris, Everett Millais, Dante Gabriel-Rosetti, Burne-Jones. In Schottland kreierten die Brüder Macintosh den 'Modern style' in Belgien trug Henri van de Velde zum Entstehen des 'art nouveau' bei. Mit dem Jugendstil, - wie der neue Stil bald hieß, war Österreich der Anschluss an die internationale Moderne geglückt. Der Erfolg war bald durchschlagend, und der hervorragendste Künstler Gustav Klimt. Die Wendung zur Moderne war Klimt so radikal gelungen, dass die Fresken, die die Wiener Universität für das neue Universitätsgebäude bei ihm in Auftrag gegeben hatte, von der Jury zurückgewiesen wurden. Man fand, das wäre gemalte Pornographie, und es kam zu einem Skandal, wonach Klimt seine Arbeiten zurückzog. Die Entwürfe verbrannten leider während des Zweiten Weltkrieges, doch besitzt man Fotos von 'Jurisprudenz' und 'Medizin'. Auf diesen Skandal hin verweigerte der Kultusminister Hartl Klimt die Ernennung zum Professor der Kunstakademie. Klimt zog sich ins Privatleben zurück und schuf die epochemachenden Werke wie das Fries im Palais Stoclet in Brüssel (1905 – 1909), das Beethovenfries (1902) und seine ornamentalen Frauenporträts (Adele Bloch-Bauer, Sonja Knips, usw..) Sein bekanntestes Werk ist sicherlich 'Der Kuss'.

Josef Olbrich (1867-1908), ein Schüler des Architekten Otto Wagner, erbaute das Ausstellungsgebäude der Sezession, über dessen Eingang das Motto :' Der Zeit ihre Kunst, der Kunst ihre Freiheit' steht. Obwohl der Adel dieser Kunst in inneren Werten bestehen sollte, wurde sie sehr bald wieder eine Kunst der Elite. Die Söhne jener Väter, die die Ringstrasse erbaut hatten, wurden ihre Mäzene. Auf die historisierende Plüschzeit war die symbolistische Jugendstilepoche gefolgt. Ihre Forderung nach Einfachheit und Klarheit erging auch an die Wohnkultur. Man wollte funktionelle Gegenstände, funktionell konzipiert. Keine Schnitzereien, Balustraden, Giebelchen, sondern einfache, glatte Formen. (Das Biedermeier wurde wieder modern).

Die 1903 gegründete Wiener Werkstätte schuf auf dem Gebiet des Kunstgewerbes Gegenstände von bestechender Schönheit. Ihr berühmtestes Gemeinschaftswerk ist das von Josef Hoffmann (1870-1956) erbaute Palais Stoclet in Brüssel. 1897 – unser Merkdatum – erschien Otto Wagners (1841-1918) Bekenntnisbuch *Moderne Architektur* in der 2. Auflage. Im selben Jahr erbaute er auf der Linken Wienzeile zwei epochemachende Wohnhäuser, und wurde das erste Teilstück der von ihm konzipierten Wiener Stadtbahn dem Verkehr übergeben. In den beiden Häusern in der Linken Wienzeile ist der Einfluss der Moderne schon deutlich zu spüren. Glatte Fassade, quergegliedert über dem Erdgeschoss, um die Geschäftsräume unten deutlich von den Wohnstöcken oberhalb zu trennen. Funktionalität ist das Losungswort einer Zeit, die sich nicht hinter historischen Schnörkseln versteckt, sondern klare, einfache Linien bevorzugt. Die Entwicklung zur schmucklosen Funktionalität

schreitet aber weiter. Wenn die Fassaden in der Linken Wienzeile noch mit Mosaiken und Majoliken geschmückt sind, so ist das Gebäude der österreichischen Postsparkasse, eines der letzten Ringstrassenobjekte, von Otto Wagner erbaut, mit ihrer ungegliederten, gesimslosen Fassade schon ganz modern.

Der Architekt Josef Loos (1870-1933), Schüler und Freund Otto Wagners, heftiger Kritiker des 'Gründerstils', ist sicher an der Entwicklung seines Meisters nicht unbeteiligt. 1896 ist er aus den Vereinigten Staaten zurückgekehrt und schreibt Artikel über die Mode, das richtige Sitzen und Gehen, kurz, er bekämpft auf seine Weise die Gesellschaftslüge, deren perfekter Ausdruck die Ringstrassenarchitektur gewesen ist. Als man ihm das Projekt eines Wohn-und Geschäftshauses am Michaelerplatz im Zentrum Wiens übertrug, brach der Skandal los : Ein völlig schmuckloses Haus, glatte Fassade, keine Verzierungen, nur Struktur und Funktionalität ! Und dies gegenüber dem historisierenden Teil der kaiserlichen Burg, dem Michaelertor ! Loos beantwortet den Sturm der Entrüstung auf seine Weise : « Je tiefer die Kultur », schreibt er, « desto stärker tritt das Ornament auf . Das Ornament ist etwas, was überwunden werden muss. Der Papua und der Verbrecher ornamentieren ihre Haut(...), aber des Bycicle und die Dampfmaschine sind ornamentfrei... »

Der modernste der jungen Künstler ist sicherlich der Maler Egon Schiele (1890-1918). Er lässt Jungendstil und Klimts Dekorationskunst weit hinter sich, und schafft in seinem kurzen, bewegten Leben mit seinen aufregenden Selbstporträts, Akten und Landschaften das, was man Expressionismus nennt.